

Diana Gabaldon

OUTLANDER

Le voyage



La série
événement
aux USA



OUTLANDER

LIVRE-3

Le voyage

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Outlander, livre 1
Le chardon et le tartan

Outlander, livre 2
Le talisman

DIANA
GABALDON

OUTLANDER

LIVRE-3

Le voyage

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*



Titre original :
VOYAGER

© Diana Gabaldon, 1994

Pour la traduction française :
© Presses de la Cité, 1997 et pour la présente édition, 2013

*À mes enfants,
Laura Juliet,
Samuel Gordon
et Jennifer Rose,
qui m'ont fourni le cœur, le sang et le squelette de ce livre*

Prologue

Enfant, j'évitais consciencieusement de marcher dans les flaques d'eau. Ce n'était pas par peur des vers de terre ou par crainte de salir mes chaussettes. Véritable petite souillon, aucune ordure, quelle qu'elle soit, ne me rebutait.

Mais je ne pouvais me résoudre à croire que ces étendues d'eau parfaitement lisses n'étaient que de minces pellicules liquides sur de la terre ferme. Dans mon esprit, il ne pouvait s'agir que d'une porte ouvrant sur un monde insondable. Parfois, en contemplant les vaguelettes concentriques provoquées par mes pas, la surface agitée de la flaque me semblait cacher un océan sans fond où étaient tapis des monstres gigantesques aux tentacules couverts d'écailles vertes et aux dents acérées.

Puis, lorsque, penchée au-dessus de la flaque, j'apercevais ma bouille ronde et ma tignasse hirsute se détachant sur un fond bleu, je me demandais s'il ne s'agissait pas plutôt d'une fenêtre donnant sur un autre ciel. Un pas de plus et je tomberais sûrement, encore et encore, dans un espace infini.

Je n'osais traverser les flaques que la nuit, lorsque le ciel était dégagé. Une simple petite lueur brillant dans l'eau et mes craintes s'évanouissaient. Je pouvais enfin franchir l'obstacle d'un pas assuré, persuadée que, si d'aventure je tombais, je pourrais toujours me raccrocher à une étoile.

Aujourd'hui encore, lorsque j'aperçois une flaque d'eau un peu plus loin sur mon chemin, j'ai un pincement au cœur, même si je poursuis

ma route comme si de rien n'était. J'ai beau me raisonner, il y a toujours en moi l'écho d'un doute :

« Et si, cette fois, tu tombais vraiment ? »

PREMIÈRE PARTIE

Dans le cœur d'un guerrier

1

Un festin pour les corbeaux

16 avril 1746

*Plus d'un chef de clan a bataillé,
Plus d'un valeureux guerrier est tombé,
La mort elle-même s'est fait cher payer,
Tout cela pour le roi d'Écosse et sa loi.
Où es-tu ? Ne reviendras-tu jamais ?*

IL N'AURAIT JAMAIS CRU qu'un mort puisse avoir autant mal au nez. À dire vrai, il avait pensé qu'une fois dans l'au-delà, toute forme de douleur physique lui aurait été épargnée. Comme bien des hommes, malgré sa foi inébranlable en la clémence et la bienveillance de son Créateur, il abritait en lui un vestige de culpabilité primale qui lui faisait craindre l'Enfer. De son vivant, il avait entendu nombre de choses sur le royaume de Satan, mais jamais que les tourments réservés à ses malheureux sujets comprenaient des douleurs au nez.

Une chose était sûre : il n'était pas au Paradis. D'une part, il ne le méritait pas ; d'autre part, ce lieu ne ressemblait en rien à l'idée qu'on se fait habituellement du Paradis. En outre, il était peu probable que la rétribution des âmes pures, comme celle des damnés, inclue un nez cassé.

Il avait toujours imaginé le Purgatoire comme un lieu indéfini et grisâtre. La faible lueur rougeâtre dans laquelle il baignait à présent pouvait convenir. Son esprit s'éclaircissant peu à peu, il récupérait, lentement mais sûrement, sa capacité de raisonnement. D'ailleurs, il commençait à trouver le temps long. Comment se faisait-il qu'on ne lui ait pas encore envoyé un émissaire pour lui transmettre le verdict du Jugement dernier et lui annoncer combien de temps il lui faudrait souffrir avant d'accéder enfin au royaume des cieux ? L'émissaire en question serait-il un ange ou un démon ? Il n'avait aucune idée du genre de personnel qu'on employait au Purgatoire, cette question n'ayant jamais été abordée lors de ses leçons de catéchisme.

Pour tuer le temps, il dressa l'inventaire des autres tourments qu'il était condamné à endurer. Il était couvert d'entailles et de bleus et son annulaire droit paraissait à nouveau cassé. Rien d'étonnant à cela, étant donné que son articulation était soudée et que son doigt raide était difficile à protéger. Rien de bien méchant, somme toute. Y avait-il autre chose ?

Claire ! Ce prénom lui transperça le cœur, lui infligeant une souffrance plus cuisante que tout ce qu'il avait supporté jusqu'alors.

S'il avait encore eu un corps digne de ce nom, il aurait sans doute été plié en deux par la douleur. Dès qu'il l'avait vue partir vers le cercle de menhirs, il avait pressenti qu'il en serait ainsi. Au Purgatoire, l'angoisse et le chagrin étaient sans doute des états naturels et il était donc prévisible que les affres de la séparation constituent son principal châtement, suffisant, à ses yeux, pour racheter tous les crimes qu'il avait pu commettre dans sa vie, y compris le meurtre et la trahison.

Il ignorait si les âmes du Purgatoire avaient le droit d'implorer leur Seigneur mais il décida néanmoins de tenter le coup. *Mon Dieu, faites qu'ils soient sains et saufs, elle et l'enfant.* Il était sûr qu'elle avait réussi à rejoindre le cercle de menhirs. Elle n'était enceinte que de deux mois et courait vite. En outre, c'était la femme la plus têtue qu'il ait jamais rencontrée. Mais était-elle parvenue à retourner là d'où elle était venue ? Avait-elle longé

sans encombre le périlleux chemin du temps, naviguant à l'aveuglette dans les limbes mystérieux entre le passé et l'avenir ? Il ne le saurait probablement jamais et cet horrible doute suffisait à lui faire oublier les élancements sourds de son nez cassé.

Il reprit l'inventaire de ses maux physiques et fut saisi d'une nouvelle angoisse en constatant que sa jambe gauche avait disparu. Il ne ressentait plus rien à partir de la hanche, hormis un léger picotement au niveau du col du fémur. On lui rendrait sans doute son membre en temps voulu, lorsqu'il serait enfin digne d'entrer au Paradis. Après tout, son beau-frère Ian se débrouillait fort bien avec sa jambe de bois.

Toutefois, ce ne devait pas être beau à voir. Et puis, quelle humiliation : lui, le fier guerrier, unijambiste ! Pourquoi pas cul-de-jatte ! Ah, c'était donc ça ! Il était puni pour le péché de vanité. Il serra les dents, décidé à accepter son sort avec stoïcisme et humilité. Toutefois, malgré ces bonnes résolutions, il ne put s'empêcher de tendre une main vers sa jambe manquante pour voir où elle s'arrêtait désormais.

Sa main rencontra un objet dur et rond, et ses doigts se prirent dans des mèches de cheveux trempés. Il se redressa brusquement, déployant un effort considérable pour faire craquer les croûtes de sang séché qui retenaient ses paupières. Un raz de marée de souvenirs s'abattit aussitôt sur lui, lui arrachant un gémissement de découragement. Il s'était trompé sur toute la ligne : non seulement il était bel et bien en Enfer mais, pis encore, il n'était toujours pas mort.

Un homme était couché sur lui, écrasant sa jambe gauche de tout son poids, d'où l'absence de sensibilité. La tête du mort, lourde comme un boulet de canon, reposait sur son ventre, le nez enfoui dans sa chemise, sa chevelure mouillée. Jamie eut un sursaut de panique et le crâne roula légèrement sur le côté, laissant entrevoir un œil mi-clos derrière le rideau de mèches sales.

Jack Randall ! Sa redingote rouge de capitaine des dragons détrempée jusqu'à la trame était devenue noire. Jamie tenta de

repousser le cadavre, en vain. Il n'avait plus aucune force. Il voulut se redresser mais ses coudes glissèrent dans la boue et il retomba lourdement sur le dos. En baissant les yeux, il pouvait voir la tête de Jack Randall osciller de façon grotesque au gré de ses respirations.

Il enfonça les doigts dans la terre spongieuse et une eau froide remonta le long de ses phalanges, imprégnant le dos de sa chemise. Il se mit à gigoter sur place, tentant de déplacer le cadavre. Un peu de chaleur était retenue prisonnière entre leurs deux corps. Enfin, feu Jack Randall le libéra en roulant sur le côté. Aussitôt, la pluie glacée fouetta son ventre nu, le faisant frissonner des pieds à la tête.

Un vent d'avril balayait la lande, portant les cris et les gémissements des hommes agonisants. Au-dessus de cette longue lamentation funèbre s'élevait le croassement assourdissant des corbeaux. À en juger par le vacarme, il devait y en avoir des centaines.

« C'est étrange, pensa Jamie. D'ordinaire, les oiseaux ne volent pas par un temps pareil. » Dans un dernier effort, il parvint à cambrier suffisamment les reins pour dégager son plaid coincé sous lui. En voulant recouvrir ses jambes, il s'aperçut que son kilt et sa cuisse gauche étaient maculés de sang. Cela ne l'affola pas outre mesure. Dans son esprit embrumé par l'épuisement, il lui sembla simplement que les taches rouge sombre offraient un contraste intéressant avec le vert grisâtre de la végétation autour de lui. Peu à peu, les échos du champ de bataille s'estompèrent et il referma les yeux sur la vision des corbeaux de Culloden.

Une éternité plus tard, il se réveilla en sursaut en entendant quelqu'un crier son nom.

— Jamie ! Jamie Fraser ! Où es-tu ?

Il était couché dans une petite dépression de la lande, à moitié remplie d'eau. La pluie avait cessé mais le vent, lui, redoublé d'ardeur. Le ciel était presque noir. Ce devait être le soir.

— Puisque je te dis que je l'ai vu tomber là-bas, près du gros buisson d'ajoncs ! cria une voix lointaine.

Un bruissement près de son oreille lui fit tourner la tête. Un gros corbeau se tenait dans l'herbe à une trentaine de centimètres, fixant sur lui des petits yeux noirs et brillants. Ayant manifestement conclu qu'il ne représentait aucun danger, l'oiseau se mit à lustrer tranquillement ses ailes, puis, pris d'une fringale subite, planta son long bec pointu dans l'œil de Jack Randall.

Jamie se détourna brusquement avec répulsion et l'oiseau dérangé prit la fuite, croassant de dépit.

— Hé, par ici !

Jamie entendit un bruit de pas dérapant dans la boue puis distingua les contours d'un visage humain qui se penchait sur lui. L'homme posa une main sur son épaule et le secoua doucement.

— Il vit encore ! Par ici, MacDonald ! Viens me donner un coup de main, il va falloir le porter.

Ils étaient quatre. Non sans mal, ils parvinrent à hisser Jamie sur ses pieds et à caler ses bras inertes autour des épaules d'Ewan Cameron et de Iain MacKinnon.

En recouvrant un semblant de conscience, Jamie avait également retrouvé sa résolution première : il était revenu à Culloden pour y mourir. Il aurait voulu dire à ses amis de le laisser là où ils l'avaient trouvé, qu'il était presque parvenu au bout de ses peines. Mais il n'était pas de taille à résister à la chaleur humaine qu'ils lui communiquaient. De toute manière, cela n'avait plus grande importance. La sensibilité de sa jambe gauche commençait, elle aussi, à revenir et il devinait la gravité de sa blessure. Il n'en avait plus pour longtemps. Dieu, dans son infinie miséricorde, n'avait pas voulu qu'il mourût seul dans le noir.

— Un peu d'eau ?

Quelqu'un pressait le bord d'une tasse contre ses lèvres. Jamie se redressa légèrement, lapant précautionneusement comme un

chat. Une main se posa sur son front, puis retomba sans commentaires.

Il se consumait sur place. Ses yeux lui paraissaient deux globes incandescents et des flammes léchaient l'intérieur de ses paupières closes. Ses lèvres tuméfiées étaient craquelées par le brasier qui ravageait son crâne. Mais tout ceci n'était rien comparé aux vagues de frissons glacés qui parcouraient son corps à intervalles réguliers, car les tremblements incontrôlés réveillaient les démons de sa jambe blessée.

Murtagh ! Songeant à son parrain bien-aimé, il fut pris d'un terrible pressentiment. Il ne se souvenait de rien. Murtagh était mort, il ne pouvait en être autrement, mais il n'aurait pu dire pourquoi ni comment il en était si sûr. D'après les hommes rassemblés dans la chaumière, plus de la moitié de l'armée des Highlands avait été anéantie sur le champ de bataille.

Il n'en était pas à son premier combat et il savait que ce genre d'amnésie n'était pas rare après un affrontement aussi violent. Il en avait été témoin chez de nombreux soldats sans jamais en être victime lui-même. Ses souvenirs lui reviendraient tôt ou tard, rien ne pressait. Avec un peu de chance, il serait mort avant. À cette idée, il se détendit, ce qui eut pour conséquence de déclencher une douleur fulgurante dans la jambe, lui arrachant un gémissement.

— Jamie, ça va ?

Ewan, allongé à côté de lui, s'était redressé sur un coude, l'air inquiet.

Dans la lumière crépusculaire, Jamie distinguait son front ceint d'un bandage ensanglanté et son col strié de traînées noirâtres. Ewan l'avait échappé belle, la balle de mousquet n'avait fait que lui entamer le cuir chevelu.

— Ce n'est rien, Ewan, le rassura-t-il.

Tendant la main, il tapota l'épaule de son ami pour appuyer ses dires. Ewan la saisit, la serra dans la sienne puis se laissa retomber sur le dos.

À l'extérieur, on n'entendait plus que les cris des corbeaux. Ces oiseaux de guerre noirs comme la nuit étaient réapparus avec

l'aube pour se repaître de la chair des vaincus. Sous ses paupières enflammées, Jamie avait l'impression que c'étaient ses propres yeux qu'ils piquaient de leurs becs cruels.

Quatre hommes étaient regroupés devant l'unique fenêtre de la chaumière, parlant à voix basse.

— Fuir d'ici ? Tu veux rire ! grogna l'un d'eux. Six d'entre nous sont incapables de tenir debout, et les autres peuvent à peine marcher.

— Si vous pensez pouvoir y arriver, allez-y, dit un autre. Ne vous inquiétez pas pour nous.

Il baissa les yeux vers sa propre jambe emmaillotée dans un vieux kilt en lambeaux.

Duncan MacDonald s'écarta de la fenêtre avec un sourire résigné. La lueur blême du matin accentuait encore la pâleur de ses traits las.

— Non. On reste. Toute la lande est infestée d'Anglais, ils sont pires que des poux. Aucun Highlander ne pourrait traverser le champ pour le moment sans se faire repérer.

— Ceux qui ont pu fuir hier n'iront pas loin non plus, vu leur état ! intervint doucement MacKinnon. J'ai entendu la cavalerie anglaise passer au trot pendant la nuit. Il ne leur faudra pas longtemps pour retrouver la trace des survivants et les abattre.

Personne ne répondit, tous connaissaient trop bien la réponse. Avant même la bataille, la plupart des Highlanders avaient été à peine capables de tenir debout, épuisés par le froid, la marche et la faim.

Jamie se tourna vers le mur, priant le ciel pour que ses hommes soient hors de danger. La route jusqu'à Lallybroch était longue, mais ils étaient partis juste avant la bataille. Il était donc peu probable que les Anglais aient pu les rattraper. Cependant, Claire lui avait dit que les troupes de Cumberland, assoiffées de vengeance, passeraient toutes les Highlands au peigne fin, massacrant les guerriers jusqu'au dernier.

Penser à elle ne fit que raviver sa douleur. Si seulement elle avait été là, avec lui, posant ses mains sur ses plaies, pansant ses blessures et berçant sa tête sur ses genoux ! Mais elle était partie,

partie à deux cents ans de distance, Dieu en soit loué ! Les larmes se mirent à couler le long de ses joues et il se roula en boule pour les cacher à ses compagnons.

Seigneur, faites qu'ils soient sains et saufs ! pria-t-il. *Elle et l'enfant.*

Vers le milieu de l'après-midi, une odeur de brûlé filtrant par la fenêtre sans vitre se répandit dans la chaumière. Elle était plus lourde que celle de la poudre, plus âcre et écœurante, avec un arrière-goût qui rappelait sinistrement la chair grillée.

— Ils sont en train de brûler les morts, dit MacDonald.

Il n'avait pratiquement pas quitté son poste près de la fenêtre depuis qu'ils s'étaient abrités là. Son visage lui-même ressemblait à un masque mortuaire. Ses mèches noires et crasseuses étaient collées sur ses joues blafardes et émaciées.

De temps en temps, un coup de feu éclatait au loin. Certains officiers anglais, plus compatissants que d'autres, achevaient les blessés avant qu'on ne les jette sur les bûchers géants. Lorsque Jamie releva la tête, Duncan MacDonald, toujours assis près de la fenêtre, avait fermé les yeux.

À ses côtés, Ewan Cameron se signa.

— J'espère qu'on aura cette chance, murmura-t-il.

La réponse leur fut fournie le lendemain, peu après midi. Des bruits de bottes approchèrent de la chaumière et la porte fut ouverte d'un grand coup de pied.

— Par tous les saints ! jura quelqu'un.

Un courant d'air glacial balaya les corps couverts de boue et de sang, gisant sur la terre battue ou recroquevillés les uns contre les autres dans les coins.

Les Highlanders n'avaient même pas envisagé d'opposer une résistance armée. Ils n'en avaient plus le courage et savaient que ce serait peine perdue. Ils attendirent donc en silence de connaître le sort que leur réservait leur visiteur.

C'était un jeune major, rasé de près et à l'uniforme impeccable. Après une brève hésitation, il entra d'un pas ferme, suivi par son lieutenant.

— Je suis lord Melton, annonça-t-il.

Il lança un regard à la ronde, cherchant des yeux le chef de cette pitoyable bande. Comme personne ne bronchait, Duncan MacDonald se redressa péniblement et salua le nouveau venu d'un petit signe de tête.

— Duncan MacDonald, de Glen Richie... et quelques autres, répondit-il. Au service de Sa Majesté le roi Jacques Stuart.

— Vous n'aviez pas besoin de le préciser, rétorqua sèchement l'officier anglais.

Malgré son jeune âge, une trentaine d'années à peine, il avait déjà l'assurance d'un militaire aguerri. Il regarda tour à tour les visages, puis il plongea une main dans la poche de sa redingote et en sortit un rouleau de parchemin.

— J'ai ici un ordre de Sa Grâce, le duc de Cumberland, m'inscrivant d'exécuter sur place tous ceux qui se sont soulevés contre la Couronne.

Il releva un instant les yeux et demanda :

— Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui prétend ne pas avoir pris part à cette trahison ?

Un faible rire nerveux parcourut la pièce. Avec leurs visages maculés de poudre noire et leurs vêtements en lambeaux, les Highlanders pouvaient difficilement déclarer s'être trouvés là par hasard !

— Non, milord, répondit MacDonald, un sourire sardonique aux lèvres. Il n'y a ici que des traîtres. Serons-nous pendus ?

Melton esquaissa une grimace agacée et fit un effort visible pour retrouver son impassibilité. Il était plutôt frêle, avec des traits fins et réguliers, mais n'en dégageait pas moins une autorité incontestable.

— Vous serez fusillés. Je vous donne une heure pour vous y préparer.

Il hésita, puis, après un coup d'œil vers son lieutenant, comme s'il craignait de se montrer trop magnanime, il ajouta :

— Pour ceux qui souhaiteraient rédiger leurs dernières volontés ou écrire une lettre d'adieu à leurs proches, mon ordonnance va vous apporter de quoi écrire.

Il salua brièvement MacDonald, tourna les talons et sortit.

Ce fut une heure sinistre. Plusieurs Highlanders avaient demandé une plume et du papier et s'appliquèrent à écrire, étalant leur lettre sur le manteau de la cheminée faite d'une autre surface appropriée. Les autres priaient doucement ou se muraient dans une attente silencieuse.

MacDonald avait supplié le major d'épargner Giles MacMartin et Frederick Murray. Ces deux derniers n'avaient pas dix-sept ans et ne pouvaient être tenus pour responsables de leurs actes au même titre que leurs aînés. Sa requête ayant été rejetée, les deux adolescents étaient blottis l'un contre l'autre dans un coin de la chaumière, tremblants des pieds à la tête, se tenant la main.

Jamie était navré pour eux, et pour les autres, tous des amis fidèles et de braves combattants. Mais en ce qui le concernait, il était soulagé. Son sort était scellé, il n'avait plus à s'inquiéter de rien. Il avait fait son possible pour ses hommes, sa femme et son enfant à naître. Désormais, il n'aspirait plus qu'à mettre un terme à ses propres souffrances et à trouver la paix.

Pour la forme plus que par besoin, il ferma les yeux et entonna un acte de contrition. *Mon Dieu, je regrette...* Il s'interrompit, trop conscient qu'il n'en pensait rien. Il était trop tard pour regretter.

Claire l'attendrait-elle de l'autre côté ? Sans doute devrait-il endurer leur séparation pendant quelque temps encore ? Dans un cas comme dans l'autre, ils se retrouveraient tôt ou tard. Il ne pouvait en être autrement. Cette conviction était encore plus forte que sa foi. Dieu lui avait donné cette femme. Il ne pouvait la lui enlever à jamais.

Oubliant de prier, il invoqua ce visage tant aimé derrière ses paupières closes : l'angle arrondi de ses pommettes et de ses joues, le petit espace plat et lisse entre ses sourcils, à la racine du nez, entre ses yeux d'ambre. Il fixa son attention sur la forme de sa bouche, retraçant attentivement la courbe pleine de ses lèvres et

imaginant leur saveur douce et sucrée. Peu à peu, le murmure de ses compagnons et les sanglots étouffés de Giles MacMartin s'estompèrent.

Melton réapparut vers le milieu de l'après-midi, cette fois accompagné de six soldats, de son lieutenant et de son ordonnance. Une fois de plus, il s'arrêta sur le seuil, mais MacDonald se leva avant qu'il eût pu parler.

— Je passerai le premier, annonça-t-il.

Il traversa la pièce d'un pas ferme. Au moment où il baissait la tête pour franchir la porte, lord Melton l'arrêta d'une main sur l'épaule.

— Veuillez indiquer votre nom complet, monsieur, afin que mon ordonnance puisse l'enregistrer.

MacDonald lança un regard vers l'ordonnance en question, un sourire amer au coin des lèvres.

— C'est pour votre tableau de chasse ? railla-t-il.

Puis, après un haussement d'épaules, il bomba fièrement le torse.

— ... Duncan William MacLeod MacDonald, de Glen Richie.

Il s'inclina respectueusement devant lord Melton avant de conclure :

— ... À votre service, milord.

Sur ces mots, il sortit et, quelques instants plus tard, un coup de feu retentit dans la cour.

Les deux adolescents furent autorisés à mourir ensemble. Ils franchirent la porte sans se lâcher la main. Les autres y passèrent les uns après les autres. L'ordonnance était assise sur un tabouret près de l'entrée, n'osant pas lever les yeux tandis que chaque condamné énonçait lentement son nom.

Lorsque ce fut le tour d'Ewan, Jamie se redressa péniblement sur un coude et lui prit la main, la pressant de toutes ses forces.

— À très bientôt, mon ami, murmura-t-il.

La main d'Ewan tremblait mais il parvint à sourire. Il se pencha sur Jamie et l'embrassa à pleine bouche avant de se lever et de passer la porte.

Il restait six hommes dans la chaumière, tous incapables de se lever.

— James Alexander Malcolm MacKenzie Fraser, laird de Broch Tuarach, lança Jamie du fond de la pièce.

Il avait parlé lentement en articulant exagérément afin de faciliter la tâche de l'ordonnance.

— ... Je crains, milord, de devoir demander votre aide pour me redresser.

Melton ne répondit pas. Il le fixait d'un regard où l'indifférence hautaine cédait lentement le pas à l'incrédulité, puis à un effroi glacé.

— Fraser ? demanda-t-il enfin. De Broch Tuarach ?

— Lui-même.

Comme l'autre ne réagissait toujours pas, Jamie commença à s'impatienter. Ce maudit Anglais allait-il enfin se décider à faire quelque chose ? Il avait beau s'être préparé à mourir comme un brave, le fait d'avoir entendu ses amis se faire abattre à quelques mètres avait rudement éprouvé ses nerfs. Les muscles de ses bras commençaient à trembler sous le poids de son torse. En outre, ses viscères, qui ne partageaient manifestement pas la noble résignation de ses facultés supérieures, se rebellaient en émettant des borborygmes angoissés indignes d'un valeureux guerrier.

— Foutre ! jura soudain l'Anglais.

Il se pencha sur Jamie, scrutant son visage, puis fit signe à son lieutenant de s'approcher.

— Aidez-moi à le transporter à la lumière, ordonna-t-il.

Ils le soulevèrent sans ménagement et le traînèrent vers la porte de la chaumière. Étourdi par la douleur, Jamie ne comprit pas tout de suite la question du major.

— C'est vous le jacobite qu'on surnomme « Jamie le Rouge » ? répéta l'officier sur un ton impatient.

Jamie frémit. S'ils apprenaient qu'il était l'« infâme rebelle sanguinaire », ils ne l'abattraient pas comme les autres. Ils l'emmèneraient enchaîné jusqu'à Londres, l'exhibant comme un trophée de guerre. Après quoi, ce serait la potence, ou alors il serait étran-glé sur la place publique, et éviscéré avant qu'on ne présente à

une foule en liesse ses entrailles de renégat. Outrées par une telle perspective, ces dernières redoublèrent leurs protestations.

— Non, ce n'est pas moi, répondit-il calmement. Cela vous ennuerait qu'on en finisse une fois pour toutes ?

Melton se laissa tomber à genoux à ses côtés. D'un geste brusque, il arracha le col de sa chemise, puis, saisissant Jamie par les cheveux, lui renversa la tête en arrière.

— Foutre ! s'exclama-t-il avec dépit.

Il passa un doigt sous la gorge de Jamie, dans le creux de la clavicule. Il y avait là une petite cicatrice triangulaire qui semblait particulièrement le contrarier.

— James Fraser de Broch Tuarach, répéta-t-il lentement. Un grand roux avec une cicatrice en forme de trident sous la gorge.

Se décidant enfin à lâcher Jamie, il resta assis sur ses talons pendant quelques instants, se grattant le menton d'un air méditatif. Soudain, il se releva d'un air résolu et se tourna vers son lieutenant.

— Poursuivez l'exécution des autres prisonniers.

Il resta debout devant Jamie, le front soucieux, le dévisageant avec perplexité pendant que les derniers Highlanders étaient emmenés les uns après les autres.

— Il faut que je réfléchisse, marmonnait-il. Il faut que je réfléchisse.

— C'est ça, rétorqua Jamie. Réfléchissez donc, en attendant, si vous le permettez, je m'allonge.

Ils l'avaient adossé au mur, les jambes étalées devant lui. Mais après être resté deux jours allongé sans bouger, cette position était trop douloureuse. La pièce tanguait autour de lui, et des petits points lumineux dansaient devant ses yeux. Il se laissa glisser sur le côté et posa sa joue contre le sol, fermant les paupières en attendant que le malaise passe.

Melton bougonnait toujours entre ses dents. Jamie ne comprenait rien à ce qu'il disait, mais il n'en avait cure. Il venait de voir sa jambe à la lumière. Ils pouvaient toujours essayer de l'emmener à Londres, il ne vivrait pas assez longtemps pour qu'ils le pendent.

L'entaille s'était enflammée, formant une longue traînée écarlate qui s'étendait du milieu de la cuisse à l'aîne. La plaie elle-même était ouverte et purulente. Jusque-là, les odeurs de transpiration et de crasse de ses compagnons dans la chaumière avaient masqué la puanteur de son propre pus. Maintenant qu'ils n'étaient plus là, elle le prenait à la gorge. Une balle dans la tête valait nettement mieux qu'une mort lente et douloureuse par infection. *Réveillez-moi quand le moment sera venu*, pensa-t-il en se sentant emporter par la torpeur. La fraîcheur de la terre battue sous sa joue brûlante était aussi douce et réconfortante que le sein d'une mère.

Il dérivait doucement dans une somnolence fiévreuse quand la voix de Melton le fit revenir à lui.

— Grey, disait l'Anglais. John William Grey ! Ce nom ne vous dit rien ?

— Non. Écoutez, major. Décidez-vous. Tuez-moi ou fichez-moi la paix. Vous voyez bien que je suis mal en point.

— Près de Carryarrick, insista l'autre. Un garçon, blond, d'environ seize ans. Vous l'avez rencontré dans les bois.

Jamie ouvrit les yeux. Malgré sa vision troublée par la fièvre, il lui sembla en effet que le visage penché sur lui, avec ses traits fins et ses grands yeux de biche, lui était vaguement familier.

— Ah oui, fit-il. Je me souviens maintenant. Un jeune blanc-bec qui voulait ma peau.

Il referma les yeux. Dans son accès de fièvre, un souvenir en amenait un autre. Il avait brisé le bras du jeune John William Grey. Il entendit de nouveau l'os craquer entre ses mains. Le frère poignet d'adolescent devint celui de Claire tandis qu'il tentait de l'arracher au cercle de menhirs. Puis une brise fraîche vint caresser son visage avec les doigts de sa bien-aimée.

— Réveillez-vous, nom de Dieu ! s'énerma Melton en le secouant vigoureusement. Écoutez-moi !

Jamie ouvrit des yeux las.

— Quoi encore ?

— John William Grey est mon frère. Il m'a tout raconté. Vous avez épargné sa vie et il vous a fait une promesse. Est-ce vrai ?

Jamie fit un grand effort pour se rappeler. L'incident avec le jeune homme s'était produit deux jours avant la bataille de Prestonpans, qui avait vu la victoire des jacobites sur le général Cope. Depuis, six mois s'étaient écoulés. Six mois qui lui parurent une éternité. Que de choses s'étaient passées !

— Oui, je me souviens. Il a promis de me tuer. Vous pouvez vous en charger à sa place, je ne vous en voudrai pas.

Ses paupières se refermaient malgré lui. Fallait-il vraiment être réveillé lors de sa propre exécution ?

— Il vous doit la vie, déclara Melton en se relevant. Son honneur est en jeu.

Il épousseta ses culottes salies aux genoux et se tourna vers son lieutenant, qui observait la scène d'un air ahuri.

— Je me trouve dans une situation délicate, Wallace, expliquait-il. Cette... vermine jacobite est une célébrité. Vous avez déjà entendu parler de Jamie le Rouge ? Son nom et sa description sont placardés sur tous les murs du pays.

Le lieutenant acquiesça, regardant avec incrédulité la forme humaine enveloppée de haillons qui gisait à ses pieds. Melton esquissa un sourire amer.

— Il n'a plus l'air bien méchant à présent, n'est-ce pas ? Mais il n'en reste pas moins Jamie le Rouge et Sa Grâce serait ravie de pouvoir offrir à Sa Majesté un prisonnier aussi illustre. Charles-Édouard Stuart n'a pas encore été capturé, mais vous imaginez un peu la joie des Londoniens en voyant défiler quelques-uns de ces fameux jacobites en route pour la Tour de Londres ?

— Dois-je envoyer un message à Sa Grâce ?

Le lieutenant fouillait déjà sa besace en quête d'une plume et d'un papier.

— Non.

Melton se tourna à nouveau vers le prisonnier.

— C'est justement là mon dilemme, poursuivit-il. Outre le fait d'être un gibier de potence, ce scélérat a également capturé mon plus jeune frère près de Preston il y a quelques mois. Au lieu de le tuer, ce qui était son droit puisque ce jeune idiot s'était

laissé prendre, il l'a épargné et l'a renvoyé auprès de ses compagnons... contractant ainsi une maudite dette d'honneur auprès de ma famille !

— Juste ciel ! murmura le lieutenant. Cela veut dire que vous ne pouvez pas le livrer à Sa Grâce ?

— Hélas non. Je ne peux même pas l'abattre sans déshonorer mon frère !

Le prisonnier ouvrit un œil.

— Je vous jure que je ne dirai rien si vous m'exécutez, suggéra Jamie.

— Taisez-vous !

Perdant soudain son sang-froid, Melton lança un coup de pied dans les côtes du prisonnier. Celui-ci gémit mais n'ouvrit plus la bouche.

— On pourrait peut-être l'abattre sous un faux nom ? proposa le lieutenant.

Lord Melton lui lança un regard exaspéré puis se tourna vers la fenêtre pour évaluer l'heure.

— Il fera nuit dans trois heures. Je vais m'occuper de la mise en terre des prisonniers exécutés. Allez chercher une carriole et faites-la remplir de foin. Trouvez ensuite un conducteur, quelqu'un de discret, c'est-à-dire quelqu'un à qui vous graisserez généreusement la patte, Wallace. Puis conduisez-le ici dès qu'il fera nuit.

— Oui, major. Et... euh... en attendant, qu'est-ce qu'on fait du prisonnier ?

— Que voulez-vous en faire ? Il est trop faible pour s'enfuir. Il serait même incapable de ramper jusqu'à la porte. Il n'ira nulle part jusqu'à votre retour.

— Vous voulez me mettre dans une carriole ?

Le prisonnier semblait revenir à la vie. Il parvint à se hisser sur un coude, ses yeux injectés de sang lançant des regards inquiets de l'un à l'autre.

— Où m'envoyez-vous ?

Melton se tourna vers lui avec un air mauvais.

— Vous êtes laird de Broch Tuarach, n'est-ce pas ? Alors c'est là qu'on vous envoie.

— Mais je ne veux pas rentrer chez moi ! Je veux qu'on m'abatte !

Le major et son lieutenant échangèrent un regard entendu.

— C'est un fou, commenta Wallace.

Melton hocha la tête et ajouta :

— Vu son état, il ne survivra probablement pas au voyage. Peu importe, au moins, je n'aurai pas sa mort sur la conscience.

Là-dessus, ils sortirent en refermant la porte, laissant Jamie Fraser dans le noir. Seul... et désespérément vivant.

La chasse est ouverte

Inverness, 2 mai 1968

— **M**AIS PUISQUE JE VOUS DIS qu'il est mort !
Le cri de Claire résonna dans le bureau à demi vide. Elle tremblait d'agitation, debout devant le mur de liège telle une condamnée faisant face à un peloton d'exécution. Son regard allait sans cesse de sa fille à Roger Wakefield.

— Peut-être pas, répondit Roger.

Il était épuisé. Il se frotta les yeux, puis reprit le dossier posé sur le secrétaire. Il contenait le fruit de toutes les recherches effectuées pour le compte de Claire Randall et de sa fille, venues trois semaines plus tôt lui demander son aide.

Il ouvrit le dossier et feuilleta rapidement les différentes rubriques explorées jusque-là : « Jacobites morts à Culloden » ; « Soulèvement de 1745 » ; « Liste des chefs de clan ralliés à la cause du prince Charles-Édouard Stuart ». Elles résumaient tous les détails de la vie et de la mort des fringants guerriers highlanders qui avaient suivi le jeune prétendant aux trônes d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande, fendant le pays en deux comme une épée rougie au feu avant d'être écrasés par les troupes du duc de Cumberland sur la triste lande de Culloden.

— Tenez ! Voici les rôles du régiment du maître de Lovat.

Il sortit du tas une mince liasse de documents retenus par un trombone. Ils étaient couverts d'une écriture fleurie et désuète dont l'archaïsme contrastait avec le papier grisâtre de la photocopie.

Il les tendit à Claire, mais Brianna fut plus rapide. Elle les saisit et les parcourut rapidement, plissant le front.

— Lisez la première page, l'instruisit Roger. Celle où il est écrit « Officiers ».

— Officiers, lut-elle à voix haute : Simon, maître de Lovat...

— Il s'agit du jeune Simon, interrompit Roger. Le fils du vieux renard. Mais il y a cinq autres noms, n'est-ce pas ?

Brianna lui lança un regard impatient, puis reprit :

— ... William Chisholm Fraser, lieutenant ; George D'Amerd Fraser Shaw, capitaine ; Duncan Joseph Fraser, lieutenant ; Bayard Murray Fraser, major...

Elle marqua une pause et déglutit avant de lire le dernier nom :

— ... James Alexander Malcolm MacKenzie Fraser, capitaine.

Elle abaissa les papiers, le visage pâle.

— Mon père.

Claire, aussi pâle que sa fille, s'approcha d'elle et lui prit le bras.

— Je ne vois pas ce que ça change, dit-elle en se tournant vers Roger. Nous savons déjà qu'il était à Culloden. Quand il m'a laissée à Craigh na Dun, il m'a annoncé qu'il comptait retourner sur le champ de bataille de Culloden pour secourir ceux de ses hommes restés auprès de Charles-Édouard Stuart.

D'un geste du menton, elle indiqua le dossier sur le secrétaire. Sa surface cartonnée paraissait bien innocente par rapport à ce qu'il contenait.

— Vous avez retrouvé leurs noms, soit, mais ça ne veut pas dire que... Jamie...

Le simple fait de prononcer son nom lui semblait intolérable et elle pinça les lèvres. Cette fois, ce fut à Brianna de venir à son secours.

— Tu nous as dit qu'il avait voulu retourner à Culloden, mettre ses hommes à l'abri en les conduisant loin du champ de bataille, puis revenir se battre.

Claire acquiesça.

— Oui. Il savait que si les Anglais le faisaient prisonnier il avait toutes les chances de finir au bout d'une corde... il préférerait mourir au combat, les armes à la main. Une fois qu'il avait une idée en tête, rien ne pouvait l'en faire déborder.

Elle leva les yeux vers Roger, son regard d'ambre semblant transpercer son âme.

— Il est impossible qu'il ait pu y échapper, dit-elle dans un souffle. Les jacobites qui se sont battus à Culloden y ont presque tous laissé leur peau. Or c'était précisément ce qu'il cherchait, il voulait se faire tuer !

Roger rassembla son courage et soutint son regard. Effectivement, la moitié de l'armée des Highlands avait été anéantie, déchiquetée par les canons et les mousquets. Mais pas Jamie Fraser.

— Vous oubliez ce passage du livre de Linklater que je vous ai lu...

Il saisit le gros volume blanc intitulé *Le Prince des bruyères*.

— *À l'issue de la bataille de Culloden, lut-il en articulant lentement, dix-huit officiers jacobites, tous blessés, trouvèrent refuge dans une vieille maison où, pendant deux jours, ils se terrèrent, sans soins, souffrant le martyre. Puis ils furent découverts, entraînés dans la cour et exécutés sommairement. L'un d'entre eux, un Fraser du régiment du maître de Lovat, échappa au carnage. Les autres furent enterrés au fond du jardin.* Vous me suivez ? dit-il en reposant son livre. *Un officier, du régiment du maître de Lovat.*

Reprenant les rôles du régiment Lovat des mains de Brianna, il poursuivit :

— Or tous les officiers de Lovat figurent dans cette liste. Ils n'étaient que six. Nous savons que l'homme qui se trouvait dans la vieille maison n'était pas le jeune Simon. Du fait de son importance historique, sa vie est facile à retracer. Il a battu en retraite avant la fin des combats, sans la moindre égratignure soit dit en passant, et a repris la route du nord avec plusieurs de ses hommes. Il s'est réfugié dans le château de Beaufort, pas très loin d'ici.

Il agita une main vers la porte-fenêtre, derrière laquelle on distinguait au loin les lumières d'Inverness.

— L'homme dont il est question dans ce passage ne pouvait pas être non plus un des quatre autres officiers, William, George, Duncan ou Bayard, affirma Roger. Vous vous demandez comment je le sais ?

Il sortit un nouveau document et le brandit avec un sourire triomphal.

— Parce que ces quatre hommes sont effectivement morts à Culloden ! Ils sont tous tombés sur le champ de bataille. J'ai retrouvé leurs noms gravés sur une plaque commémorative dans l'église de Beaully.

Claire laissa échapper un long soupir, puis se laissa tomber dans l'imposant fauteuil pivotant derrière le secrétaire. Fermant les yeux, elle posa les coudes sur la table et se prit la tête entre les mains. Brianna vint se placer derrière elle et lui tapota doucement l'épaule. Dans le halo tamisé de la lampe, sa longue chevelure rousse paraissait incandescente.

— Mais alors, s'il n'est pas mort... commença-t-elle.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ! s'énerva Claire. Il *est* mort ! Tout ceci s'est passé il y a deux cents ans ! Qu'il ait été tué à Culloden ou pas, voilà belle lurette qu'il est réduit en poussière !

Surprise par la véhémence de sa mère, Brianna recula d'un pas.

— Oui, tu as raison, murmura-t-elle.

Roger remarqua ses yeux humides et sentit son cœur se serrer. La pauvre enfant ! En l'espace de quelques jours, elle avait appris que celui qu'elle appelait « papa » et qu'elle chérissait depuis toujours n'était pas son vrai père, puisqu'elle était le fruit des amours improbables de sa mère et d'un guerrier highlander disparu depuis deux siècles et, enfin, que ce dernier était mort dans des conditions épouvantables, loin, très loin de la femme et de l'enfant pour lesquels il s'était sacrifié... Elle avait de quoi être retournée.

Il s'approcha d'elle et lui prit la main. Elle le regarda d'un air absent et esquissa un faible sourire. La compassion qu'il ressentait pour elle ne dissipait en rien son émerveillement devant sa beauté, sa grâce et son tempérament à la fois doux et énergique.

Claire était toujours assise derrière le secrétaire, immobile. Elle semblait perdue dans ses souvenirs. Son regard se promena le long du mur en liège du défunt révérend Wakefield, le père adoptif de Roger, toujours couvert de notes et de petits objets.

Suivant son regard, Roger remarqua une invitation à l'assemblée générale annuelle de l'association de la Rose blanche, un groupe enthousiaste d'excentriques qui défendaient encore la cause de l'indépendance de l'Écosse, se réunissant régulièrement pour rendre un hommage nostalgique à Charles-Édouard Stuart et aux héros des Highlands qui l'avaient suivi.

Il s'éclaircit la gorge.

— Euh... si Jamie Fraser n'est pas mort à Culloden... hésitait-il.

— ... Alors il est sûrement mort peu après, trancha Claire.

Elle leva des yeux glacials vers Roger.

— Vous n'avez pas idée de ce que c'était, reprit-elle. Le pays était ravagé par la famine. Les Highlanders sont partis pour la dernière bataille le ventre vide, ils n'avaient rien mangé depuis plusieurs jours. Jamie était blessé, ça au moins nous en sommes sûrs. Même s'il a pu s'enfuir, il n'y avait... plus personne pour le soigner.

Sa voix trembla légèrement en prononçant ces dernières paroles. Aujourd'hui, elle était médecin. Vingt ans plus tôt, lorsqu'elle avait traversé le menhir fendu pour rencontrer son destin en la personne de James Alexander Malcolm MacKenzie Fraser, elle était déjà infirmière.

Roger savait déjà tout cela. Cette femme qui se tenait devant lui, si calme et si maîtresse d'elle-même, avait voyagé à travers le temps, elle avait été poursuivie par des soldats anglais, soupçonnée d'espionnage par les chefs de clan écossais, condamnée pour sorcellerie par les juges de l'Église. Arrachée par un invraisemblable concours de circonstances à son premier mari, Frank Randall, elle avait été renvoyée dans son époque trois ans plus tard par son second mari, James Fraser, dans un effort désespéré pour la sauver ainsi que leur enfant à naître du désastre sur le point de l'engloutir.

Elle en avait sans doute déjà assez vu. Mais Roger était historien et son insatiable et amoral curiosité était plus forte que sa compassion. Plus encore, il était sous le charme du troisième personnage de cette tragédie familiale dans laquelle il se trouvait désormais impliqué, Jamie Fraser.

— S'il n'est pas mort à Culloden, répéta-t-il plus fermement cette fois, je peux toujours essayer de découvrir ce qui lui est arrivé. Qu'est-ce que vous en dites ?

Il attendit, le cœur battant. Le souffle chaud de Brianna à ses côtés lui caressait la joue.

Le destin de Jamie Fraser avait un début... et une fin. Roger sentait confusément qu'il était de son devoir de découvrir la vérité. Il le devait à ces deux femmes. Pour Brianna, tout ce qu'elle apprendrait sur son vrai père serait sans doute tout ce qu'elle hériterait jamais de lui. Quant à Claire... Derrière la question qu'il venait de lui poser se cachait une éventualité dont elle ne semblait pas encore avoir pris conscience : elle avait déjà par deux fois franchi le gouffre du temps. Si Jamie Fraser n'était pas mort à Culloden, aurait-elle le courage de tenter l'aventure à nouveau ?

Il vit une lueur étrange poindre au fond de ses yeux d'ambre, comme si elle venait de lire dans ses pensées. Son teint déjà pâle devint aussi livide que le manche en ivoire du coupe-papier qu'elle tripotait nerveusement. Elle attendit un long moment avant de répondre. Elle lança un bref regard inquiet à Brianna, puis se tourna à nouveau vers lui.

— Oui, dit-elle enfin d'une voix si faible qu'il dut tendre l'oreille. Oui, découvrez-le pour moi. S'il vous plaît Je dois savoir.

Confessions à un mari trompé

Inverness, 9 mai 1968

LE PONT SUR LE NESS était noir de monde, les habitants d'Inverness hâtant le pas pour rentrer chez eux avant l'heure du thé. Roger marchait devant moi, ses larges épaules offrant un rempart efficace contre la bousculade autour de nous.

Je serrais les livres contre mon sein, tentant de calmer les battements précipités de mon cœur. La tête me tournait à force de réfléchir aux implications des recherches dans lesquelles nous nous étions lancés. Je n'aurais su dire laquelle des deux éventualités me faisait le plus peur : découvrir que Jamie était mort à Culloden, ou apprendre qu'il y avait survécu.

Les larges lattes du pont sonnaient creux sous mes talons. Les livres me paraissaient de plus en plus lourds et je ne cessais de basculer ma charge de droite à gauche pour soulager la tension dans mes épaules.

— Hé, regardez où vous allez ! s'écria Roger.

Il me tira brusquement de côté, juste à temps pour éviter un ouvrier qui fonçait tête baissée sur sa bicyclette, manquant de m'écraser contre le garde-fou du pont.

— Désolé ! cria-t-il un peu tard en agitant une main.

Il disparut en zigzaguant entre deux groupes d'écoliers en route vers leur goûter. Je tendis le cou pour voir si j'apercevais le presbytère au loin. Nous étions presque arrivés.

Roger et moi avons passé l'après-midi à la bibliothèque du centre des Monuments et Sites historiques. Brianna, elle, était partie au bureau du recensement des clans highlanders afin de prendre des copies d'une série de documents que Roger avait commandés.

— C'est vraiment gentil à vous de vous donner autant de mal, Roger, lançai-je en haussant la voix pour me faire entendre par-dessus le vacarme qui régnait sur le pont.

— Mais non ! protesta-t-il. C'est pure curiosité de ma part. Vous connaissez les historiens : mettez-les sur une piste et ils ne peuvent plus la lâcher.

Effectivement, je connaissais les historiens pour avoir vécu vingt ans auprès de l'un d'entre eux. Frank non plus n'avait pas pu lâcher la piste que je lui avais indiquée, mais sans jamais avoir l'envie de résoudre le mystère. Deux ans s'étaient écoulés depuis sa mort. À présent, c'était notre tour, à Brianna et à moi.

— Vous avez eu des nouvelles du professeur Linklater ? demandai-je.

Nous venions de quitter le pont. Bien qu'il fût tard dans l'après-midi, le soleil était encore haut dans le ciel. Il diffusait une lumière rosée à travers le feuillage des tilleuls qui bordaient les quais, projetant un treillis d'ombres ciselées sur les eaux grises du Ness.

Roger fit non de la tête, plissant les yeux pour se protéger du vent.

— Cela ne fait qu'une semaine que je lui ai écrit. Ne vous inquiétez pas, si je n'ai toujours pas de ses nouvelles lundi prochain, je lui passerai un coup de fil.

Il m'adressa un sourire malicieux.

— Il ne faut surtout pas bousculer les vieux chercheurs, expliqua-t-il. Je lui ai écrit que je faisais des recherches sur plusieurs officiers jacobites et que j'avais été très inspiré par son passionnant ouvrage. Puis je lui ai demandé s'il existait une liste des jacobites qui s'étaient retrouvés dans la vieille maison de Leanach juste après la bataille de Culloden, s'il possédait des informations sur le seul survivant des exécutions, et si, le cas échéant, il aurait l'amabilité de me les communiquer ainsi que les références de ses sources.

Je changeai une énième fois les livres de côté.

— Vous connaissez Linklater ? demandai-je.

— Non. Mais j'ai rédigé ma lettre sur du papier à en-tête de Balliol College et j'ai fait une allusion très diplomatique à mon ancien directeur de recherche, M. Cheesewright, qui, lui, le connaît bien.

Roger me lança un clin d'œil et je pouffai de rire.

Ses beaux yeux verts pétillaient, contrastant avec son teint olivâtre. Il pouvait toujours prétendre qu'il n'était motivé que par sa curiosité d'historien, je savais bien qu'il était animé par autre chose de plus profond, cette chose s'appelant Brianna. Je savais également que celle-ci était loin d'être indifférente à son charme. Mais s'en rendait-il seulement compte ?

De retour dans le bureau du révérend, je laissai tomber mon fardeau de bouquins sur la table et m'effondrai dans la bergère près de la cheminée pendant que Roger allait nous chercher de la limonade à la cuisine.

Je repris peu à peu mon souffle tout en buvant à petites gorgées la boisson aigre et sucrée. Mon cœur, lui, battait toujours aussi vite. Je lançai un regard angoissé vers l'impressionnante pile de livres que nous avions rapportés. Le sort de Jamie était-il inscrit quelque part en ces pages ? Et si oui... mes paumes en devinrent moites et je manquai de m'étrangler. « On se calme, me sermonnai-je. Attendons d'abord de voir ce que nous allons trouver. »

Roger parcourait les étagères de la bibliothèque, cherchant d'autres documents qui pourraient nous servir. Excellent historien amateur, le révérend Wakefield avait également été un incorrigible ramasse-tout : lettres, journaux, pamphlets, tracts, livres anciens et modernes, tous étaient écrasés les uns contre les autres ou entassés pêle-mêle sur les rayonnages.

Roger hésita puis saisit une pile de livres posés sur un guéridon. C'étaient les ouvrages de Frank, un remarquable travail de recherche à en croire les éloges dithyrambiques des jaquettes.

— Vous avez lu celui-ci ? demanda-t-il en me montrant un volume intitulé *Les Jacobites*.

— Non.

Je m'éclaircis la gorge avant de répéter :

— Non. Je n'en ai jamais eu le courage.

Après mon retour, j'avais obstinément fui tout ce qui avait trait au passé des Highlands, une attitude compliquée par le fait que le XVIII^e siècle écossais était l'une des spécialités de Frank. Obligée de vivre désormais sans Jamie, j'avais soigneusement évité tout ce qui aurait pu me faire penser à lui. C'était absurde de ma part, car rien ne pouvait me l'ôter de l'esprit, surtout avec la présence de Brianna qui me le rappelait quotidiennement. Néanmoins, pour ne pas retourner le couteau dans la plaie, j'avais toujours refusé de lire quoi que ce soit traitant de Bonnie Prince Charlie, ce jeune homme à la futilité catastrophique, et de ses partisans.

— Je vois, dit Roger. Je pensais que vous sauriez peut-être s'il y avait quelque chose dans ce livre qui pourrait nous être utile...

Il hésita, rougissant à vue d'œil.

— Est-ce que... euh... votre mari... je veux dire Frank... est-ce que vous lui avez raconté... euh... ?

Il était trop embarrassé pour achever sa question.

— Naturellement ! m'indignai-je. Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'après trois ans d'absence inexplicquée j'ai fait irruption dans son bureau et que je lui ai demandé : « Chéri, qu'est-ce qu'il y a pour le dîner » ?

— Non, bien sûr que non ! se hâta-t-il de répondre.

Il détourna les yeux, regardant par la fenêtre d'un air contrit. J'eus honte de m'être laissé emporter et tentai de me racheter.

— Excusez-moi, Roger. Votre question était tout à fait pertinente. C'est juste que... c'est un sujet encore un peu douloureux.

J'étais à la fois surprise et affligée de découvrir que la plaie était encore vive à ce point. Je reposai mon verre sur la table. Si notre mission prenait une telle tournure, il allait me falloir quelque chose de plus fort que cette limonade.

— Oui, dis-je enfin. Je lui ai tout raconté. Je lui ai parlé des menhirs, de Jamie... de tout.

Roger resta silencieux un moment. Il retourna le livre entre ses mains et contempla la photographie au dos de la couverture, où le beau visage fin et brun de Frank souriait à la postérité.

— Il vous a crue ? demanda-t-il sans me regarder.

— Non. Du moins pas tout de suite. Il a d'abord pensé que j'étais devenue folle, il m'a même obligée à consulter un psychiatre.

Je laissai échapper un petit rire nerveux, puis serrai les dents en repassant dans ma tête ce souvenir amer.

— Et après ? insista-t-il.

Il avait retrouvé un teint normal et ses yeux brillaient de curiosité.

— ... Il a fini par vous croire ?

Je fermai les yeux.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais su.

Un parfum étrange flottait dans les couloirs du petit hôpital d'Inverness, comme un mélange de désinfectant au phénol et d'amidon.

Incapable de réfléchir de manière cohérente, je refoulai de mon mieux toutes les sensations qui m'envahissaient. Ce retour au bercail était mille fois plus terrifiant que mon séjour dans le passé. Là-bas, j'avais été protégée, d'abord par le fait que je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, ensuite parce que j'avais vécu avec l'espoir constant de pouvoir rebrousser chemin. Cette fois, je ne savais que trop où j'étais et qu'il n'y avait pas d'échappatoire. Jamie était mort.

Médecins et infirmières s'efforçaient de me parler gentiment, de me nourrir et de me faire boire, mais il n'y avait plus rien d'autre en moi que terreur et chagrin. À force de m'interroger, ils avaient réussi à m'arracher mon nom, mais pas un mot de plus.

Je restais allongée sur les draps blancs, les yeux fermés, les mains croisées sur mon ventre comme pour le protéger. Je revoyais en pensée encore et encore les dernières images qui s'étaient imprimées sur ma rétine avant de traverser le grand menhir : la pluie tombant sur la lande, le visage de Jamie. J'étais terrifiée à l'idée que, si je regardais à présent autour de moi, ces souvenirs s'effaceraient à jamais, laissant la place aux silhouettes des infirmières ou au vase de fleurs sur ma table de chevet. Je pressai les doigts contre la base de mon pouce, trouvant un étrange réconfort à palper la petite cicatrice en forme de « J ». Jamie l'y avait laissée à ma demande, la dernière fois qu'il avait posé les mains sur ma chair.

Je restai ainsi prostrée pendant de longues journées. Je rêvais parfois, revivant les dernières heures du soulèvement jacobite ; revoyant le soldat mort dans les bois, reposant pour l'éternité sous un manteau de champignons bleu vif ; Dougal MacKenzie agonisant dans le grenier de Culloden House ; les Highlanders vêtus de haillons, dormant dans les tranchées boueuses, leur dernier sommeil avant le massacre.

Je me réveillais en criant ou en gémissant, arrachée à mes rêves par un parfum âcre de désinfectant et un brouhaha de paroles qui se voulaient réconfortantes mais que je ne pouvais comprendre, étourdie comme je l'étais par les hurlements de ma mémoire, pour me rendormir presque aussitôt, les poings serrés.

Puis un jour, j'ouvris les yeux et Frank était là. Il se tenait sur le seuil de la chambre, lissant ses cheveux bruns en arrière, l'air hésitant.

Je m'enfonçai dans mon oreiller, le dévisageant longuement, incapable de parler. Il ressemblait tant à ses ancêtres, Jack et Alex Randall, avec leurs traits fins et nobles, leur port altier, leurs cheveux noirs et raides... Mais il y avait quelque chose de différent chez Frank, quelque chose que je n'arrivais pas à définir. Ses traits tirés n'exprimaient ni l'angoisse sourde ni la violence. Ils n'avaient ni la spiritualité exaltée d'Alex ni la glaciale arrogance de Jonathan. Son visage respirait l'intelligence et la lassitude. Il était également mal rasé et avait des poches sous les yeux. Il avait sans doute conduit toute la nuit pour arriver jusqu'à moi.

— Claire ?

Il s'approcha lentement du lit, m'observant d'un air incrédule.

Je hochai faiblement la tête et lui répondis d'une voix cassée :

— Bonjour, Frank.

Il s'assit sur le bord du lit et me prit une main, que je laissai pendre mollement dans la sienne.

— Tu... tu vas bien ? dit-il après une longue minute de silence.

— Je suis enceinte.

Dans mon esprit confus, cela me paraissait primordial. Je n'avais pas encore réfléchi à ce que je lui dirais si je le revoyais un jour, mais, dès que je l'avais aperçu sur le pas de la porte, tout était devenu clair. Je devais lui annoncer que j'étais enceinte. Il repartirait alors

et me laisserait de nouveau seule avec le souvenir de Jamie et la sensation encore brûlante de sa paume contre la mienne.

Ses traits se contractèrent légèrement mais il ne lâcha pas ma main.

— *Je sais, se contenta-t-il de dire. Ils m'ont déjà prévenu.*

Il prit une profonde inspiration avant de poursuivre :

— *Claire, que t'est-il arrivé ?*

Je tentai tant bien que mal de rassembler mes pensées. Je n'avais aucune envie d'en parler, mais je lui devais une explication. Non pas que je ressentisse de la culpabilité, pas encore, mais plutôt une notion de devoir. Cet homme avait été mon mari.

— *Je... j'ai rencontré un homme, je l'ai épousé, je l'ai aimé.*

Devant son expression ahurie, j'ajoutai :

— *Je suis désolée. Je n'ai pas pu l'empêcher.*

Il resta pris de court. Il ouvrit grand la bouche, puis la referma. Sa main se resserra convulsivement sur la mienne, me faisant grimacer de douleur. Je la retirai vivement.

— *Que... que veux-tu dire ? balbutia-t-il d'une voix de fausset.*

Où étais-tu pendant tout ce temps, Claire ?

Il se releva, me surplombant.

— *Tu te souviens de la dernière fois que nous nous sommes vus ? demandai-je. Je parlais pour Craigh na Dun, le cromlech au sommet de la colline aux fées.*

— *Oui, et alors ?*

La colère et le doute se bousculaient dans son regard.

— *Eh bien... dis-je en humectant mes lèvres, je suis passée à travers une brèche dans le menhir principal et je me suis retrouvée en 1743.*

— *Ne plaisante pas avec moi, Claire !*

— *Parce que tu crois que j'essaie d'être drôle ?*

L'idée me parut si absurde que je me mis à rire malgré moi, sans trop savoir pourquoi.

— *Arrête !*

Mon fou rire cessa aussitôt. Deux infirmières apparurent sur le pas de la porte comme par enchantement. Elles faisaient sans doute le guet dans le couloir. Frank se pencha sur moi et me saisit le bras.

— *Écoute-moi bien, Claire, siffla-t-il entre ses dents. J'exige que tu me dises où tu étais et ce que tu as fait !*

— Mais c'est ce que je suis en train de faire ! Lâche-moi ! m'écriai-je en tentant de me dégager. Je viens de te le dire : j'ai traversé le menhir et j'ai atterri deux cents ans plus tôt. Puis j'ai rencontré ce salaud de Jack Randall, ton ancêtre !

Frank tressaillit.

— Qui ?

— Jack Randall. Une belle ordure, oui ! un sale pervers !

Frank n'en revenait pas, pas plus que les deux infirmières derrière lui. J'entendis un bruit de pas précipités dans le couloir accompagné de murmures étouffés.

— J'ai dû épouser Jamie pour échapper à Jack, puis... il faut dire qu'on ne lui avait pas demandé son avis, à Jamie... puis je me suis mise à l'aimer. C'était plus fort que moi. Je serais restée avec lui si je l'avais pu, mais c'est lui qui m'a renvoyée à cause de Culloden et du bébé et...

Je m'interrompis quelques instants en voyant un médecin jouer des coudes entre les deux infirmières pour parvenir jusqu'à mon lit.

— Frank, repris-je. Je ne sais pas comment te dire... Je n'ai pas voulu que ça se passe ainsi. J'ai tout fait pour revenir, je te le jure ! mais je n'ai pas pu. À présent, il est trop tard.

Les larmes commençaient à s'accumuler au coin de mes yeux et à rouler le long de mes joues. Je pleurais pour Jamie, pour moi-même et pour l'enfant que je portais... mais aussi un peu pour Frank. Je reniflai et déglutis, essayant de me reprendre, et me redressai sur mon lit.

— Écoute, repris-je entre deux hoquets. Je comprends très bien que tu ne veuilles plus jamais entendre parler de moi. Je ne t'en veux absolument pas. Alors, va-t'en. Allez, pars !

Son expression avait changé, passant de la colère contenue à la perplexité. Il se rassit sur le bord du lit, ne semblant pas avoir remarqué le médecin en train de prendre mon pouls. Je fus soudain envahie par une panique absurde, me sentant prise au piège entre ces deux hommes. Je m'efforçai de me calmer et de maîtriser le débit de mes paroles.

— James Alexander Malcolm MacKenzie Fraser, articulai-je lentement, tout comme Jamie lorsqu'il s'était présenté à moi la première fois, le jour de notre mariage.

Ce souvenir fit resurgir les larmes et je m'essuyai les yeux contre mes épaules, ayant les deux mains prises.

— ... C'était un Highlander. Il a été t-t-tué à Culloden.

Ce fut inutile, les sanglots reprirent de plus belle. Les larmes ne soulageaient en rien ma peine, constituant uniquement une réponse-réflexe à l'insoutenable douleur qui me tenaillait. Je me penchai en avant, me recroquevillant autour du minuscule embryon de vie dans mon ventre, tout ce qui me restait désormais de Jamie Fraser.

Frank et le médecin échangèrent un regard déconcerté dont je fus à peine consciente. Naturellement, pour eux, Culloden évoquait un passé lointain. Pour moi, cela s'était déroulé deux jours plus tôt.

— *Nous devrions peut-être laisser Mme Randall se reposer un peu, proposa le médecin. Je crois qu'elle en a grandement besoin.*

Frank lui lança un regard surpris.

— *Je ne vous le fais pas dire, docteur, lâcha-t-il d'un ton sec. Mais il faut pourtant que je sache... qu'est-ce que c'est que ça, Claire ?*

En caressant ma main, il venait de découvrir l'alliance que Jamie m'avait offerte le jour de nos noces : un large anneau d'argent orné d'un entrelacs dans les boucles duquel étaient ciselés de petits chardons stylisés.

— *Non ! m'écriai-je en croyant qu'il voulait me l'enlever.*

Je lui arrachai ma main et la serrai contre mon sein, la protégeant de ma main droite qui, elle, portait l'alliance en or de Frank.

— *Non ! répétais-je. Tu n'as pas le droit de la toucher ! Je te l'interdis, elle est à moi !*

— *Voyons, Claire, laisse-moi voir...*

Entre-temps, le médecin avait contourné le lit pour s'approcher de Frank. Il se pencha vers lui et lui marmonna quelque chose à l'oreille dont je crus comprendre quelques bribes : « Évitez de la contrarier pour le moment... le choc, vous comprenez... » Frank se leva à contrecœur et fut diplomatiquement poussé vers la porte par le médecin, qui fit un léger signe de tête aux deux infirmières en passant.

Encore secouée par les vagues de chagrin, je sentis à peine la morsure de la seringue. J'entendis à peine les dernières paroles de Frank avant qu'il ne sorte de la chambre :

— *D'accord, Claire... mais je saurai la vérité tôt ou tard !*

Enfin, des ténèbres apaisantes m'engloutirent et je sombrai dans un long, très long sommeil sans rêves.

Roger inclina la carafe et remplit le verre à moitié. Puis il le tendit à Claire avec un petit sourire.

— La grand-mère de Fiona disait sans cesse : « Bois donc du whisky, c'est bon pour c'que t'as. »

— J'ai connu des remèdes plus désagréables.

Claire prit le verre en lui retournant son sourire.

Roger se servit à son tour puis vint s'asseoir à son côté.

— J'ai tout fait pour le dissuader de rester, vous savez, dit-elle brusquement. Je veux parler de Frank. Je lui ai dit qu'entre nous plus rien ne serait jamais comme avant, qu'il me croie ou non. Je lui ai proposé de divorcer. Je voulais qu'il parte et qu'il m'oublie... qu'il reprenne la nouvelle vie qu'il avait entrepris de reconstruire après ma disparition.

— Mais il n'a rien voulu entendre, déduisit Roger.

Le soleil s'était pratiquement couché et il commençait à faire frais dans la pièce. Il se pencha en avant et actionna l'interrupteur du vieux radiateur électrique caché dans la cheminée.

— Pourquoi ? reprit-il. Parce que vous étiez enceinte ?

Elle sursauta, ne s'étant pas attendue à une question aussi directe, puis sourit.

— Oui, je pense que c'était ça. Il m'a annoncé que seule une ordure abandonnerait une femme enceinte sans ressources. Surtout une femme qui n'a plus tout à fait sa tête. En fait, je n'étais pas complètement démunie. Mon oncle Lamb m'avait laissé un peu d'argent. Mais Frank n'était pas une ordure non plus.

Son regard se posa sur les étagères. Les ouvrages de son mari y étaient rangés, côte à côte.

— C'était un homme d'une grande intégrité, dit-elle doucement. Et puis... je crois qu'il savait, ou qu'il se doutait, qu'il ne pourrait jamais avoir d'enfants. Un coup dur pour un homme passionné par l'histoire et la généalogie. Il était un peu obsédé par les questions de descendance, vous voyez...

— Oui, je comprends, fit Roger. Mais... quand même, ce ne devait pas être évident pour lui... après tout, c'était l'enfant d'un autre homme.

— Oh, il a eu du mal à s'y faire. Mais comme il ne croyait pas, ou ne pouvait pas croire, ce que je lui racontais au sujet de Jamie, c'était comme si l'enfant était de père inconnu. Il a fini par se convaincre que j'ignorais aussi l'identité de l'homme qui m'avait mise enceinte et que j'avais inventé cette histoire de toutes pièces à la suite d'un grave traumatisme psychologique. Tant que personne ne connaissait l'identité du père biologique de Brianna, personne ne pouvait affirmer que l'enfant n'était pas de lui. Ce n'était pas moi qui allais le contredire.

Elle prit une longue gorgée de whisky qui lui fit monter les larmes aux yeux et les essuya avant d'achever :

— Pour être sûr que personne ne viendrait la réclamer, il m'a emmenée à l'étranger. À Boston. On venait de lui offrir un poste là-bas, où personne ne nous connaissait. C'est là que Brianna est née.

Un braillement insistant me réveilla en sursaut. Je m'étais recouchée à six heures trente du matin, après m'être levée cinq fois dans la nuit pour vérifier si le bébé allait bien. J'entrouvris des yeux brumeux. Le réveil marquait sept heures. Une voix gaie et un bruit d'eau résonnaient dans la salle de bains. C'était Frank qui chantait Rule Britannia sous la douche.

Je restai couchée, épuisée, me demandant si j'aurais la force de supporter les cris du bébé en attendant que Frank sorte de la douche et m'apporte Brianna. Comme si elle avait lu dans mes pensées, celle-ci augmenta le volume de ses cris de plusieurs décibels, les ponctuant de longues inspirations d'une sonorité alarmante. Je rejetai les couvertures et bondis hors du lit, propulsée par le même genre de panique qui m'avait animée lors des raids aériens sur Londres pendant la guerre.

Je chancelai le long du couloir glacé jusqu'à la chambre d'enfant, où Brianna, âgée de trois mois, vociférait à tue-tête, couchée sur le dos, le visage rougi par l'effort. Exténuée par le manque de sommeil,

je ne me souvins pas tout de suite que je l'avais laissée sur le ventre quelques heures plus tôt.

— Ma chérie ! m'émerveillai-je soudain. Tu t'es retournée toute seule !

Affolée par sa propre audace, Brianna agita ses petits poings et hurla de plus belle.

Je la soulevai, et lui tapotai le dos, murmurant au sommet de son crâne duveteux :

— Oh, ma petite chérie ! Tu es si maligne !

— Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ?

Frank venait d'émerger de la salle de bains, se séchant les cheveux, une serviette nouée autour de la taille.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

Il s'approcha, l'air inquiet. Tout au long de ma grossesse, nous avions gardé nos distances, Frank se montrant irritable et moi terrifiée à l'idée de ce qui se passerait entre nous lorsque l'enfant de Jamie Fraser paraîtrait. Mais dès que l'infirmière lui avait déposé le bébé dans les bras en disant « Voici la petite merveille à son papa », son expression était passée de la méfiance à l'émerveillement. Une semaine plus tard, Brianna lui appartenait corps et âme.

Je me tournai vers lui en souriant :

— Elle s'est retournée ! Sans l'aide de personne !

— Vraiment ?

Ses traits s'illuminèrent.

— Ce n'est pas un peu tôt ?

— Si. Le docteur Spock a dit qu'elle ne serait pas capable de le faire avant un mois encore, au moins !

— Qu'est-ce qu'il en sait, ce docteur Spock ? Viens là, ma beauté. Donne un bisou à papa qui est si fier de sa petite chérie.

Il souleva le petit corps emmitouflé dans sa grenouillère rose et déposa un baiser sur le bourgeon de son nez. Brianna éternua, ce qui nous fit éclater de rire.

Je m'arrêtai subitement, m'apercevant que c'était la première fois que je riais depuis près d'un an. Plus encore, c'était la première fois que j'étais détendue en présence de Frank.

Il dut s'en rendre compte. Son regard croisa le mien au-dessus du crâne de Brianna. Ses yeux noisette étaient emplis d'une grande tendresse. J'esquissai un sourire, les lèvres légèrement tremblantes, soudain consciente qu'il était pratiquement nu, ses épaules dégoulinantes d'eau et son torse luisant à la lumière.

Une odeur de brûlé nous parvint presque simultanément, nous arrachant brutalement à cette charmante scène de famille.

— *Le café !*

Me fourrant Brianna dans les mains, il se précipita vers la cuisine, laissant tomber sa serviette à mes pieds. La vue de ses fesses nues et blanches me fit sourire. Je le suivis d'un pas plus lent, berçant Brianna contre moi.

Il se tenait devant l'évier, enveloppé dans un nuage de vapeur grise qui s'élevait de la cafetière carbonisée.

— *Tu veux du thé, peut-être ? proposai-je.*

Je calai Brianna sur ma hanche et fouillai de ma main libre dans un placard.

— *J'ai bien peur qu'il n'y ait plus d'orange pekoe, je ne trouve que des sachets de Lipton.*

Frank fit la grimace. Anglais jusqu'à la moelle, il aurait préféré boire l'eau de la cuvette des W.-C. plutôt que du thé en sachet. Ce dernier avait été laissé par Mme Grosman, la femme de ménage, qui estimait que les feuilles de thé faisaient trop de saletés.

— *Tant pis, grogna-t-il. Je m'arrêterai quelque part sur le chemin de la fac pour prendre un café. Oh, à propos, n'oublie pas que nous avons le recteur et sa femme à dîner ce soir. Mme Hinchcliffe apportera un cadeau pour Brianna.*

— *Ah, c'est vrai ! dis-je sans enthousiasme.*

J'avais déjà rencontré les Hinchcliffe et n'étais pas pressée de renouveler l'expérience. Réprimant un soupir, je passai le bébé sur l'autre hanche et cherchai un stylo dans un des tiroirs afin de rédiger une liste de courses.

Brianna enfouit son nez dans le décolleté de ma robe de chambre en émettant des petits bruits voraces.

— *Ne me dis pas que tu as encore faim ! m'exclamai-je. Je t'ai nourrie il n'y a pas deux heures.*

Mes mamelons commençaient à s'humidifier en réaction à ses sollicitations et je m'assis pour dégrafer le haut de ma chemise de nuit.

— D'après Mme Hinchcliffe, il ne faut pas nourrir l'enfant chaque fois qu'il le demande, observa Frank. Il devient pourri gâté si on ne respecte pas un horaire strict.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais l'opinion de Mme Hinchcliffe sur la meilleure façon d'élever un enfant.

— Dans ce cas, elle sera pourrie gâtée, n'est-ce pas ? rétorquai-je sans le regarder.

La petite bouche rose se referma sur mon sein et se mit à téter avec appétit. Mme Hinchcliffe m'avait également déjà fait remarquer que l'allaitement était à la fois vulgaire et peu hygiénique. Personnellement, ayant vu bon nombre de bébés du xviii^e siècle téter joyeusement leur mère, je n'étais pas de cet avis.

Frank poussa un soupir résigné mais se garda de faire d'autres commentaires. Il reposa la cafetière et se tourna vers le couloir.

— Je serai à la maison vers six heures. Tu veux que je te rapporte quelque chose pour ce soir ? Ça t'évitera d'avoir à sortir.

Je lui souris.

— Non merci, je me débrouillerai.

Il hésita un moment tandis que je calais Brianna plus confortablement sur mes genoux, sa nuque reposant dans le creux de mon bras. Quand je relevai la tête, je le vis qui m'observait attentivement, les yeux fixés sur mon sein dénudé.

Je laissai mon regard glisser plus bas et constatai que ce spectacle ne lui était pas indifférent. Je penchai aussitôt la tête vers le bébé pour cacher mon embarras.

— Au revoir, lui dis-je sans relever la tête.

Il se tint immobile un instant, puis se pencha vers moi et déposa un baiser sur ma joue. Son corps nu si près de moi dégageait une chaleur troublante.

— À plus tard, Claire, murmura-t-il.

Il ne revint dans la cuisine qu'une fois sur le point de partir. Entretiens, j'avais fini de nourrir Brianna et remis un semblant d'ordre dans mes émotions.

Je n'avais pas vu Frank nu depuis mon retour. Il s'habillait toujours dans la salle de bains ou dans le dressing. Il n'avait pas non plus cherché à m'embrasser avant le baiser pudique de ce matin. Mon obstétricien ayant qualifié ma grossesse de « délicate », il n'avait pas été question pour lui de partager mon lit, même si j'y avais été disposée, ce qui n'avait pas été le cas.

J'aurais dû voir venir ce qui venait de se passer. Les premiers temps, absorbée par ma douleur puis par la torpeur de la grossesse, j'avais écarté de mon esprit toute considération n'ayant pas directement trait à mon gros ventre. Après la naissance de Brianna, j'avais vécu de tétée en tétée, ne connaissant que de brefs moments de paix où j'évitais soigneusement de penser, me contentant de puiser un réconfort physique dans le contact chaud et sensuel de mon enfant contre ma peau.

Frank dorlotait lui aussi Brianna. Il jouait souvent avec elle et s'endormait dans son grand fauteuil, le bébé couché sur son ventre, la petite joue rebondie écrasée contre son torse, tous les deux ronflant à l'unisson. Mais Frank et moi évitions toutefois de nous toucher ou d'aborder tout sujet qui ne soit directement lié à l'organisation de notre vie familiale et à l'enfant.

Brianna était notre seul point de convergence, un point où nous nous rejoignons tout en conservant une distance prudente. Apparemment, Frank ne s'en satisfaisait plus.

Je pouvais accéder à ses désirs, physiquement du moins. Une semaine plus tôt, j'étais allée consulter mon gynécologue pour un bilan de santé. Après un petit clin d'œil et une tape sur les fesses, il m'avait assuré que je pouvais reprendre des « relations » avec mon époux quand je le voudrais.

Je savais que Frank n'avait pas été chaste et pur depuis ma disparition. À l'approche de la quarantaine, il était toujours mince et musclé. Avec ses cheveux bruns et ses traits racés, c'était un homme très séduisant. Lors des cocktails, les femmes se pressaient autour de lui comme des abeilles autour d'un pot de miel, émettant des petits gloussements d'excitation.

J'avais notamment remarqué une jolie brune lors d'une soirée donnée par le département d'histoire. Elle se tenait dans un coin, buvant plus que de raison et observant Frank d'un œil langoureux. Plus tard

dans la soirée, en larmes et passablement éméchée, elle avait dû être raccompagnée chez elle par deux amies, qui avaient lancé tour à tour des regards réprobateurs vers Frank puis vers moi qui me tenais à ses côtés, dans ma robe de femme enceinte.

Cependant, il avait été discret. Il rentrait toujours à la maison le soir et prenait soin de n'avoir jamais de rouge à lèvres sur ses cols. À présent, il voulait reprendre sa place. Il était en droit de l'exiger. Après tout, n'étais-je pas tenue moi aussi au devoir conjugal ?

Il y avait toutefois un hic. Ce n'était pas Frank que j'appelais au plus profond de mon sommeil. Ce n'était pas son corps lisse et svelte qui hantait mes rêves en me réveillant en sursaut, moite et pantelante, le cœur battant au souvenir vague d'un corps viril contre le mien. C'était le corps d'un fantôme.

« Jamie, murmurais-je. Oh, Jamie. »

Au petit matin, je retrouvais mes larmes, prisonnières du fin duvet de Brianna, formant une constellation de petites perles et de diamants épars.

La journée fut infernale de bout en bout. Brianna avait un érythème fessier dû à ses couches, ce qui la rendait irritable. Toutes les quinze minutes, je devais me précipiter toutes affaires cessantes pour la prendre dans mes bras. Quand elle ne tétait pas, elle hurlait, s'interrompant de temps à autre pour vomir, laissant des traces poisseuses sur mes vêtements. Je changeai trois fois de chemisier avant onze heures du matin.

Mon soutien-gorge d'allaitement, un engin de torture à ouverture frontale, était froid et m'irritait la peau. Vers midi, alors que je m'efforçais de faire le ménage d'une main tout en portant Brianna calée sur ma hanche, tâche on ne peut plus malaisée, j'entendis un bruit étrange sous le plancher et le chauffage s'arrêta.

— Non, ça ne peut pas attendre la semaine prochaine, expliquai-je par téléphone au réparateur.

Je lançai un regard par la fenêtre. La brume glaciale de février menaçait de filtrer sous la porte et de nous congeler sur place.

— Il fait huit degrés dans la maison et j'ai un bébé de trois mois !

Le bébé en question était assis dans son siège, emmitoufflé sous les couvertures, hurlant comme un chat échaudé. Agacée par les tergiver-

sations de mon interlocuteur, j'approchai le combiné à quelques centimètres de la bouche beuglante de l'enfant pendant quelques secondes.

— Vous saisissez le problème ? dis-je en reprenant le téléphone.

— D'accord, madame, fit une voix résignée à l'autre bout du fil. Je passerai chez vous cet après-midi, entre midi et six heures.

— Entre midi et six heures ? Vous ne pouvez pas être un peu plus précis ? C'est qu'il faut que je sorte faire des courses, protestai-je.

— Vous n'êtes pas la seule à avoir des ennuis de chaudière, madame, lâcha-t-il avant de raccrocher.

Je jetai un coup d'œil à la pendule : onze heures et demie. Impossible de faire les courses en une demi-heure. Aller au supermarché avec un bébé revenait à se lancer dans une expédition de quatre-vingt-dix minutes minimum dans les recoins les plus sombres de la jungle de Bornéo, nécessitant un attirail conséquent et une très grande dépense d'énergie.

Serrant les dents, j'appelai le supermarché de luxe qui livrait à domicile, passai ma commande, puis repris Brianna dans mes bras. Entre-temps, celle-ci avait viré au rouge aubergine et dégageait une odeur fortement nauséabonde.

— Ouïe ouïe ouïe ! ça m'a l'air bien douloureux, ma chérie. Tu te sentiras mieux quand ce sera nettoyé, n'est-ce pas ?

Je lui parlais doucement tout en essuyant la diarrhée verdâtre de son petit derrière rouge vif. Elle arquait les reins, cherchant à fuir la serviette humide, et ses cris redoublèrent. Je lui passai une couche de vaseline avant de lui mettre des langes propres. La fourgonnette du change de langes ne passerait pas avant le lendemain et la maison empestait l'ammoniaque.

— C'est bon, ma chérie, c'est fini, voilà.

Je la hissai sur mon épaule, lui tapotant le dos. Ses cris ne diminuèrent pas pour autant. Je ne pouvais guère le lui reprocher, ses pauvres fesses étaient pratiquement à vif. En temps normal, il aurait fallu la coucher nue sur une serviette, mais sans chauffage c'était hors de question. Nous portions toutes les deux un chandail et un épais manteau, ce qui rendait les tétées d'autant plus compliquées car il me fallait plusieurs minutes pour extirper un sein des nombreuses couches

de vêtements pendant que Mademoiselle me témoignait bruyamment son impatience.

Brianna n'arrivait pas à dormir plus de dix minutes d'affilée et, par conséquent, moi non plus. Vers quatre heures, nous parvînmes à plonger dans un semblant de sommeil pour être réveillées un quart d'heure plus tard par l'arrivée fracassante du réparateur de chaudière, qui, ne prenant pas la peine de lâcher sa clé anglaise, tambourinait à la porte avec son outil.

Tenant d'une main le bébé contre mon épaule, je me mis à préparer le dîner, accompagnée par les cris de Brianna et par un vacarme épouvantable en provenance de la cave.

— Je ne vous promets rien, mais au moins vous aurez du chauffage ce soir, ma petite dame, lança le réparateur un peu plus tard, le front maculé d'une traînée de cambouis.

Il se pencha pour inspecter Brianna, plus ou moins calme, qui suçait son pouce sur mon épaule.

— Alors, il est bon, ce pouce, mademoiselle ? demanda-t-il.

Puis il crut bon de m'informer :

— Vous savez, on dit qu'il ne faut pas laisser les enfants téter leur pouce, ça leur déforme les dents et, après, y a plus qu'à leur payer un appareil dentaire.

— Vraiment ? rétorquai-je sèchement. Je vous dois combien ?

Une demi-heure plus tard, le poulet farci reposait dans son plat sur un lit d'ail, de brins de romarin et de zestes de citron. Un peu de jus de citron sur sa peau préalablement beurrée et je n'avais plus qu'à le mettre au four avant de préparer Brianna et de m'habiller pour le dîner. La cuisine semblait avoir été visitée par des cambrioleurs amateurs : les placards étaient grands ouverts et des ustensiles de cuisine jonchaient toutes les surfaces planes. Je refermai quelques portes, y compris celle de la cuisine, en espérant que cela dissuaderait Mme Hinchcliffé de mettre son nez partout.

Frank avait acheté une nouvelle robe à Brianna. C'était un très beau vêtement, mais je contemplai les couches de dentelle qui bordaient le col avec quelque inquiétude. Elles me paraissaient aussi inconfortables que délicates.

— *Bah, on va quand même l'essayer, proposai-je à Brianna. Papa sera content que sa fille chérie soit belle ce soir. Essaie de ne pas baver dessus, d'accord ?*

Brianna répondit en fermant les yeux, en se raidissant et en poussant fortement avec un grognement, évacuant encore un peu plus de liquide verdâtre.

— *Bravo ! m'exclamai-je.*

Il fallait à présent changer ses draps mais, au moins, cela n'aggraverait pas l'irritation de sa peau. Après avoir nettoyé les dégâts, je lui mis une couche propre et sortis la robe rose, essuyant précautionneusement la bave de son visage avant de la passer par-dessus sa tête. Elle cligna les yeux et émit un gargouillis confiant en agitant ses petits poings.

Comprenant le message, je me penchai sur elle et soufflai dans son nombril, ce que la fit babiller de plaisir. Je répétei l'opération plusieurs fois puis m'attelai à la tâche délicate de lui enfiler le reste de la robe.

Brianna ne sembla guère apprécier. Elle commença à se plaindre tandis que j'essayais d'engouffrer ses petits bras potelés dans les manches ballon. Puis elle renversa la tête en arrière et poussa un cri perçant.

— *Qu'y a-t-il ? demandai-je, étonnée.*

J'avais appris à reconnaître les différents sons qu'elle émettait et leur signification, mais ce cri-là était différent, chargé de peur et de douleur.

— *Que se passe-t-il, ma chérie ?*

Elle hurlait furieusement, de grosses larmes coulant sur ses joues. Je la retournai sur le ventre et lui tapotai le dos, pensant qu'elle avait une nouvelle crise de colique, mais elle ne cherchait pas à se recroqueviller comme cela aurait dû être le cas. Elle se débattait violemment et, en la retournant à nouveau pour la soulever, j'aperçus une longue griffure rouge dans le gras de son bras. Une épingle était restée dans la robe et lui avait écorché la peau lorsque je lui avais passé une manche.

— *Oh, mon bébé, mon bébé ! m'écriai-je, horrifiée. Pardonne-moi, je suis désolée. Mais oui, maman t'aime, c'est fini, c'est fini.*

Comment n'avais-je pas pensé à vérifier la robe ? Et quel était le crétin qui pliait des robes de bébé avec des épingles ? Déchirée entre

le remords et la colère, j'achevai d'enfourner Brianna dans sa robe, lui essuyai le menton et l'emportai dans la chambre où je la posai sur un des lits jumeaux tandis que je passais en hâte une jupe décente et un chemisier propre.

La sonnette de l'entrée retentit au moment où j'enfilais mes bas. Un talon était filé mais il était trop tard pour y remédier. Je glissai de force mes pieds dans mes escarpins en crocodile trop étroits, saisis Brianna au vol et filai vers l'entrée.

C'était Frank, les bras trop chargés de paquets pour atteindre les clés dans sa poche. Je lui pris le plus gros de son fardeau, de ma main libre, et le déposai sur la table de l'entrée.

— Tu as préparé le dîner, chérie ? demanda-t-il. Je nous ai acheté une nouvelle nappe et un jeu de serviettes, les nôtres sont un peu défraîchies. Et du vin, naturellement.

Il brandit une bouteille en souriant, puis il contempla ma tenue et son sourire disparut.

— Bon sang, Claire ! Tu ne pourrais pas faire un petit effort pour une fois ? Tu passes toutes tes journées à ne rien faire à la maison, ne me dis pas que tu n'as pas trouvé quelques minutes pour t'arranger un peu...

— Eh bien non, justement ! m'écriai-je.

Brianna profita de cet instant de tension pour se remettre à hurler. Je la lui fourrai dans les bras en vociférant de plus belle :

— Figure-toi que non !

Puis je lui arrachai sa bouteille des mains, et répétai en frappant du pied :

— Non, non et non !

Je balançai le beaujolais au bout de mon bras et il eut juste le temps d'esquiver. En revanche, je ne ratai pas le chambranle de la porte. La bouteille explosa avec fracas, projetant une pluie rouge sang.

Je jetai le goulot brisé dans le massif d'azalées qui bordait le perron et dévalai l'allée de la maison. Arrivée au niveau de la rue, je croisai les Hinchcliffe, éberlués, qui arrivaient avec une demi-heure d'avance, sans doute dans l'espoir de me surprendre en flagrant délit d'incompétence ménagère. Je leur souhaitai mentalement une excellente soirée.

Je conduisis sans but précis un long moment, le chauffage de la voiture me soufflant sur les pieds, jusqu'à ce que la jauge à essence commence à pointer vers le rouge. Je n'avais aucune envie de rentrer à la maison, pas encore. Un café ouvert toute la nuit ? On était vendredi soir, il n'était pas loin de minuit. Je me souvins soudain que je connaissais un endroit où aller, après tout. Je fis demi-tour vers la banlieue où nous habitons, et mis le cap sur l'église de Saint Findbar.

À cette heure tardive, le grand portail de l'église était fermé afin d'éviter vandalismes et cambriolages. Toutefois, pour les fidèles noctambules, il y avait un code près d'une des portes latérales. Je connaissais la combinaison.

J'avançai silencieusement dans la nef et m'arrêtai devant le registre ouvert sous la statue de saint Findbar pour y enregistrer mon passage.

— *Saint Findbar ? avait dit Frank incrédule quand je lui avais parlé de cette église. Je n'ai jamais entendu parler d'un saint affublé d'un nom pareil !*

— *Peuh ! avais-je rétorqué, ravie de pouvoir enfin lui en remontrer. C'est un évêque irlandais qui a vécu au XI^e siècle.*

— *Ah, un Irlandais, tout s'explique ! avait-il répondu en levant les yeux au ciel. Mais ce que je ne m'explique pas, avait-il ajouté avec une certaine hésitation, c'est pourquoi... ?*

— *Pourquoi quoi ?*

— *Pourquoi cette soudaine ferveur religieuse ? L'adoration perpétuelle ? Tu n'as jamais été particulièrement dévote, pas plus que moi. Tu ne vas jamais à la messe. Le père Beggs me demande toujours de tes nouvelles.*

— *Je ne sais pas trop, Frank. C'est juste que... j'en ai besoin. Il n'y a que là que... je me sens vraiment en paix.*

Il avait ouvert la bouche pour dire quelque chose puis s'était ravisé.

De fait, l'endroit était paisible. Le parking devant l'église était vide, mis à part le véhicule de l'adorateur de service. À l'intérieur, je signai le registre puis m'avançai, toussant avec tact pour prévenir le fidèle de ma présence. Je m'agenouillai derrière lui, un homme trapu dans un coupe-vent jaune. Après quelques minutes, il se leva, se signa devant l'autel, puis redescendit l'allée centrale après m'avoir saluée d'un léger signe de tête.

La porte se referma et je me retrouvai seule, avec le Saint Sacrement posé sur l'autel. Il était flanqué de deux grands cierges qui se consumaient lentement sans que leur flamme vacille. Je fermai les yeux, écoutant le silence.

Tous les événements de la journée défilèrent dans ma tête dans une succession incohérente d'images et d'émotions. Peu à peu, je cessai de succotter et mon corps se détendit.

Bientôt, comme chaque fois que je venais dans ce lieu, je cessai de penser. J'ignorais si cette capacité à faire le vide dans ma tête venait de l'impression d'éternité dégagée par ce sanctuaire ou simplement de la fatigue, mais ma culpabilité à l'égard de Frank s'estompa, tout comme le deuil de Jamie. Même l'impérieux instinct maternel qui étouffait généralement mes autres émotions battit en retraite. Je n'entendais plus que les battements de mon cœur, réguliers et reconfortants dans la pénombre de la chapelle.

— *Seigneur, murmurai-je, veillez sur l'âme de James, votre humble serviteur.*

« ... et sur la mienne », ajoutai-je en silence.

Je restai là sans bouger, le regard perdu dans la flamme des cierges et l'aura dorée de la châsse, jusqu'à ce qu'un crissement de semelles sur les dalles de marbre, suivi du craquement d'une génuflexion, m'informe qu'un nouvel adorateur venait prendre la relève. Il en venait un chaque heure, nuit et jour. Le Saint Sacrement n'était jamais laissé seul.

Je restai encore quelques minutes, puis me glissai hors de la rangée de bancs. Après un bref signe de croix devant l'autel, je me tournai vers la sortie. Un autre homme était assis au fond de l'église, sa silhouette se confondant dans l'ombre de la statue de saint Antoine. En me voyant approcher, il se redressa. Puis il se leva et vint à ma rencontre.

— *Qu'est-ce que tu fiches ici ? chuchotai-je, agacée.*

Frank lança un regard vers l'adorateur, déjà plongé dans sa contemplation, puis me prit le bras et me guida vers la sortie.

J'attendis qu'il eût refermé la porte derrière nous avant de me déga-ger et de lui faire face.

— *Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi m'as-tu suivie ?*

— *J'étais inquiet, répondit-il simplement.*

Il indiqua le parking pratiquement vide, où sa grosse Buick était garée près de ma petite Ford.

— *Le quartier n'est pas très sûr. Une femme seule ne devrait pas traîner dans ce coin à une heure pareille. Je suis juste venu te raccompagner, rien d'autre.*

Il ne dit pas un mot sur les Hinchcliffe ou sur le dîner. Mon agacement se dissipa un peu.

— *Ah ! fis-je. Qu'as-tu fait de Brianna ?*

— *J'ai demandé à la voisine de tendre l'oreille au cas où elle se mettrait à pleurer. Mais cela m'étonnerait, elle avait l'air profondément endormie. Allez, viens, il fait froid.*

Je grelottais dans mon chemisier en soie. L'air glacé qui soufflait de la baie dessinait des volutes blanchâtres dans le halo des réverbères et déposait sur l'asphalte un fin manteau de givre.

— *On se retrouve à la maison, conclus-je.*

Une fois chez nous, j'allai droit dans la chambre de Brianna pour vérifier si tout allait bien. Elle dormait profondément mais son sommeil était agité. Elle tournait et retournait sa petite tête rousse, sa bouche s'ouvrant et se refermant sans cesse comme celle d'un poisson hors de l'eau.

— *Elle a faim, murmurai-je à Frank.*

Il était entré derrière moi et contemplait avec adoration l'enfant par-dessus mon épaule.

— *Je vais l'allaiter avant de me coucher, décidai-je. Ça lui évitera peut-être de nous réveiller à l'aube demain matin.*

— *Je vais te préparer une boisson chaude, proposai-je.*

Il sortit silencieusement de la chambre tandis que je soulevais la petite masse chaude et endormie.

Elle ne teta qu'un seul sein. Repue, ses lèvres molles bordées de blanc se détachèrent lentement et elle renversa lourdement sa tête contre mon bras. J'eus beau la secouer doucement et l'appeler pour l'inciter à téter l'autre sein, elle ne voulut rien entendre ; aussi, je capitulai et la recouchai dans son lit. Elle émit un petit rot de contentement pendant que je la bordais et replongea presque aussitôt dans un profond sommeil.

— Elle est parée pour la nuit ? chuchota Frank derrière moi.

Avec un sourire attendri, il rabattit la petite couverture brodée de lapins jaunes. Quant à moi, je me laissai retomber dans le rocking-chair, mentalement et physiquement trop épuisée pour me lever. Frank s'approcha derrière moi et posa une main sur mon épaule.

— Il est mort, n'est-ce pas ?

J'allais rétorquer « Je te l'ai déjà dit », puis me ravisai. Je hochai la tête, me balançant doucement, contemplant le berceau et son petit occupant.

Mon sein droit était encore gorgé de lait. Bien qu'éreintée, je ne pouvais me coucher dans cet état. Avec un soupir résigné, j'allai chercher mon tire-lait, cet appareil en caoutchouc aussi laid que ridicule. Il était inconfortable au possible et me faisait me sentir comme une vache passée à la trayeuse, mais c'était toujours mieux que de se réveiller au beau milieu de la nuit avec des crampes mammaires et les draps trempés de lait.

Je fis signe à Frank d'aller se coucher.

— Je te rejoins dans quelques minutes, il faut d'abord que je...

Au lieu de quitter la pièce, il me prit la pompe des mains sans mot dire et la déposa sur la table. Ses doigts flottèrent quelques instants dans l'air, hésitants, puis vinrent se poser sous la courbe enflée de mon sein.

Il baissa la tête et ses lèvres se refermèrent doucement sur le téton. Je gémiss, sentant le picotement du lait qui se précipitait vers le mamelon. Je posai une main sur sa nuque, le pressant doucement contre moi.

— Plus fort, murmurai-je.

Sa bouche était douce, suçant doucement, rien à voir avec les gencives dures du bébé qui se refermaient habituellement sur mon sein comme un piège à loup, exigeantes et avides, aspirant goulûment la fontaine lactée.

Frank s'agenouilla devant moi, ses lèvres esquissant une prière fébrile. Était-ce ainsi que Dieu se sentait en voyant ses adorateurs prosternés devant lui ? Était-il lui aussi rempli de tendresse et de compassion ? Mon esprit submergé par la fatigue me donnait l'impression de tout voir au ralenti, comme si nous étions sous l'eau. Les mains de Frank se déplacèrent lentement, telles des algues marines ondoyant

dans le courant, glissant sur ma chair, me soulevant avec la puissance d'une vague et me déposant délicatement sur le tapis de la chambre d'enfant. Je fermai les yeux et me laissai emporter par la marée.

Les gonds rouillés de la grille du presbytère grincèrent, annonçant le retour de Brianna Randall. Aussitôt, Roger bondit et se précipita dans le vestibule, attiré par le bruit des voix féminines.

— Une livre de *bon* beurre. J'ai pris soin de le préciser, comme vous me l'aviez recommandé, disait Brianna à Fiona. Cela dit, je n'ai jamais entendu quelqu'un demander du mauvais beurre à son crémier !

Elle tendit plusieurs paquets à la jeune gouvernante, riant et parlant tout à la fois.

— Pourtant, si vous l'avez acheté chez ce vieux voleur de Wickelow, c'est sûrement ce qu'il vous a donné, quoi que vous lui ayez demandé ! répliqua Fiona. Ah, fantastique, vous avez trouvé la cannelle ! Je vais vous faire des scones, vous allez adorer ! Vous voulez que je vous montre comment on les fait ?

— Volontiers, mais pas avant d'avoir dîné. J'ai une faim de loup !

Brianna se haussa sur la pointe des pieds, humant l'air qui venait de la cuisine.

— Qu'est-ce qu'il y a ce soir ? Du haggis¹ ?

— Du haggis ! s'exclama Fiona. Non, mais je rêve ! Il n'y a vraiment qu'une *Sassenach*² pour vouloir du haggis au printemps ! On n'en mange qu'à l'automne, quand on tue les moutons.

— Ah, je suis une *Sassenach* ? demanda Brianna d'un air ravi.

— Pour ça, oui ! Une vraie dinde de *Sassenach*. Mais je vous aime bien quand même.

Fiona pouffa de rire. Brianna la dépassait d'une bonne tête. Agée de dix-neuf ans, Fiona était une jolie brune pulpeuse. Brianna, elle, faisait penser à une icône médiévale avec sa silhouette tout

1. Plat national écossais : panse de brebis farcie. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Une étrangère.

en longueur, ses traits sévères, son nez droit et fin et sa longue chevelure de feu. Elle semblait droit sortie d'une enluminure dont les couleurs vives auraient traversé un millénaire sans s'altérer.

Roger prit soudain conscience de la présence de Claire Randall près de lui. Elle contemplait sa fille avec un mélange d'amour, de fierté et d'autre chose... de la nostalgie peut-être ? Il lui vint soudain à l'esprit que Brianna devait tenir sa haute taille et sa crinière de Viking de son père, tout comme sa forte présence physique.

C'était vraiment une fille remarquable, pensa-t-il avec attendrissement. Elle ne disait ni ne faisait rien de plus extraordinaire qu'une autre, et pourtant, on ne pouvait échapper à son charme. Il y avait en elle une sorte de force magnétique qui attirait dans son orbite tous ceux qu'elle approchait.

Lui, en tout cas, était piégé. Elle se tourna vers lui avec un sourire et, sans même avoir conscience de s'être approché, il se retrouva suffisamment près d'elle pour distinguer les petites taches de rousseur sur ses pommettes et sentir l'odeur de tabac de pipe qui s'attardait dans ses cheveux après son expédition dans les boutiques.

— Bonsoir, susurra-t-il. Tu as trouvé quelque chose d'intéressant au bureau de recensement des clans, ou étais-tu trop occupée à jouer les garçons de courses pour Fiona ?

— C'est charmant ! s'indigna-t-elle faussement. D'abord, on me traite de *Sassenach*, puis de garçon de courses. Mais qu'est-ce que vous dites aux gens quand vous voulez être aimables, vous les Écos-sais ?

— Chérrrie, répondit Roger en prenant son meilleur accent de Highlander.

— On dirait un bull-terrier en colère, observa Claire. Tu as trouvé quelque chose à la bibliothèque, Bree ?

— Plein de choses, répondit Brianna en déposant une épaisse liasse de photocopies sur la table. J'ai eu le temps de parcourir la plupart des textes pendant qu'ils me faisaient les photocopies et j'en ai trouvé un qui m'a paru particulièrement intéressant.

Elle extirpa une feuille du lot et la tendit à Roger. C'était un extrait d'un livre de contes et légendes des Highlands. L'histoire en question était intitulée *Le Fût brisé*.

— Des contes et légendes ? s'étonna Claire. Quel rapport avec nos recherches ?

— Pourquoi pas ? dit Roger en lisant rapidement le texte. Jusque vers le milieu du XIX^e siècle, l'histoire des Highlands se transmettait principalement par voie orale. Dans leurs récits, les gens ne faisaient pas de distinction entre les aventures du petit peuple, la vie des personnages historiques, et les histoires de fantômes, d'elfes et autres lutins. La plupart du temps, les universitaires chargés de transcrire ces histoires sur le papier ignoraient leur véritable origine. Encore aujourd'hui, il est difficile de faire la part des choses entre le mythe et la réalité, et derrière les légendes se cache souvent une réalité historique.

Il tendit la photocopie à Claire.

— ... Celle-ci, par exemple, pourrait bien décrire un événement qui s'est réellement produit. Elle raconte l'origine du nom d'un lieu-dit des Highlands.

Claire lissa ses mèches folles derrière ses oreilles et se pencha sur la feuille, plissant les yeux pour déchiffrer le texte à la lumière pâle du plafonnier. Fiona, que ces vieux papiers n'intéressaient pas, disparut dans sa cuisine pour s'occuper du dîner.

— Le Fût brisé, lut Claire à voix haute. Ce lieu-dit, désignant une formation rocheuse particulière à proximité d'un ruisseau, doit son nom à l'histoire d'un laird jacobite et de son serviteur. Le laird, l'un des rares survivants du massacre de Culloden, fut contraint de se cacher durant sept ans dans une grotte située sur ses terres, pendant que l'armée anglaise passait les Highlands au peigne fin, à la recherche des jacobites ayant participé au soulèvement de 1745. Le laird était protégé par ses loyaux métayers qui turent sa présence et le nourrèrent secrètement. Par mesure de sécurité, ils ne le nommaient jamais par son nom, l'appelant simplement « *Gribonnet* ».

« Un jour, alors qu'il poussait un fût de bière sur le sentier qui menait à la grotte, un jeune palefrenier tomba sur une patrouille

de dragons anglais qui le questionnèrent. Préférant sacrifier sa charge plutôt que de la remettre aux soldats et de trahir son maître, le courageux garçon la lança au loin. Le fût dévala la pente abrupte et se fracassa dans le ruisseau en contrebas.

Claire releva les yeux, arquant les sourcils d'un air interrogateur.

— Et alors ? Nous savons... ou plutôt nous croyons savoir que Jamie a survécu à Culloden, mais il n'était pas le seul. Qu'est-ce qui vous fait penser que ce laird pourrait être Jamie ?

— À cause de « Gribonnet », bien sûr ! répondit Brianna comme si cela coulait de source.

— Comment ça ? demanda Roger, perplexe.

Brianna saisit une mèche de ses cheveux et la lui agita sous le nez.

— « Gribonnet » ou « bonnet gris » ! s'impatienta-t-elle. Il portait un bonnet pour cacher ses cheveux roux ! Vous m'avez dit vous-mêmes que les Anglais l'appelaient Jamie le Rouge. Tout le monde savait qu'il était roux, c'est pour ça qu'il devait cacher ses cheveux !

Roger la regarda, médusé. La chevelure flamboyante de Brianna flottait sur ses épaules.

— Tu as peut-être raison, dit Claire, les yeux brillants d'espoir. Il était aussi roux que toi.

Elle tendit une main pour caresser les boucles cuivrées de sa fille, souriant avec tendresse.

— Je sais, dit Brianna. C'est à ça que je pensais tout en lisant cette histoire. J'essayais d'imaginer à quoi il pouvait ressembler.

Elle s'interrompt pour s'éclaircir la gorge.

— Je pouvais presque le voir, reprit-elle, tapi dans la bruyère, le soleil dans ses cheveux. Tu as dit qu'il avait vécu longtemps dans les bois avec des hors-la-loi. Il savait donc se cacher, en ayant éventuellement recours à des techniques de camouflage.

La voyant émue, Roger décida qu'il était temps d'intervenir.

— Exact ! lança-t-il. Brianna, tu as fait un merveilleux travail de déduction. Il ne nous reste plus qu'à essayer de le vérifier grâce à d'autres recherches. Si nous pouvions retrouver le lieu dit du Fût brisé sur une carte.

— Tu me prends pour une gourde ? plaisanta Brianna. J'y ai déjà pensé, c'est pour ça que je suis arrivée si tard. J'ai demandé au bibliothécaire de me sortir toutes ses cartes des Highlands.

Elle extirpa une autre photocopie de la liasse et pointa un doigt triomphal vers le coin en haut à gauche de la feuille.

— Regardez. C'est si petit que cela n'apparaît pas sur la plupart des cartes, mais celle-ci l'indiquait. Juste là... vous avez le village de Broch Mordach qui, d'après maman, se trouve tout près du domaine de Lallybroch, et là...

Son doigt se déplaça de quelques millimètres vers la gauche, montrant un point microscopique.

— ... Vous le voyez ? Il est rentré chez lui, à Lallybroch... et c'est là qu'il s'est caché.

— N'ayant pas de loupe, dit Roger en se redressant, je te crois sur parole si tu me dis que c'est écrit « Fût brisé ».

Il lui adressa un sourire radieux.

— Félicitations, Brianna. Je crois bien que tu l'as retrouvé. Du moins, jusque-là.

Brianna sourit à son tour, les yeux humides.

— Oui, dit-elle doucement.

Elle caressa les deux photocopies du bout des doigts avant d'ajouter :

— ... Mon père.

Claire l'étreignit, puis s'écarta en lui tenant les mains.

— Tu as peut-être les cheveux de ton père, mais tu as hérité de la cervelle de ta mère ! Allons célébrer cette découverte avec l'excellent dîner de Fiona.

— Bravo, répéta Roger tandis qu'ils suivaient tous les deux Claire vers la salle à manger.

Il posa une main sur la taille de la jeune fille.

— Tu peux être fière de toi.

— Merci, répondit-elle, le visage de nouveau grave et pensif.

— Qu'y a-t-il ? demanda Roger. Il y a quelque chose qui te chiffonne ?

— Non, pas vraiment.

Elle se tourna vers lui, le front soucieux.

— C'est juste que... je me demandais comment ce devait être pour lui. Tu t'imagines vivant caché dans une grotte pendant sept ans ? Et après... qu'est-il devenu ?

Roger se pencha vers elle et déposa un baiser sur son front.

— Je n'en sais rien, chérie. C'est ce que nous allons tâcher de découvrir.

DEUXIÈME PARTIE

Lallybroch

Gribonnet

Lallybroch, automne 1752

UNE FOIS PAR MOIS, il descendait se raser au manoir. Il tenait à ces brèves visites qui lui donnaient l'illusion de faire encore partie du monde civilisé. Il attendait qu'un des garçons vienne lui annoncer que la voie était libre, puis il venait de nuit, avançant à pas feutrés dans l'obscurité, tel un renard.

Il se glissait sans faire de bruit par la porte de service et entrait dans les cuisines, où il était invariablement accueilli par le sourire de Ian ou le baiser de Jenny. Alors, la métamorphose pouvait commencer. La bassine d'eau chaude et le coupe-chou fraîchement affûté étaient préparés sur la table. Le plus souvent, il se débarbouillait avec un morceau de suif à demi bouilli qui lui piquait les yeux mais, parfois, il avait droit à un vrai savon, envoyé de France par le cousin Jared.

Il se sentait changé dès qu'il percevait les premières odeurs de la cuisine, si chargées de souvenirs et d'émotions après les parfums sauvages du loch, de la lande et des bois, mais ce n'était qu'après avoir accompli le rituel du rasage qu'il redevenait un être humain à part entière.

Les autres savaient qu'il ne fallait pas lui poser de questions tant qu'il n'en avait pas fini avec sa toilette. Après un mois de

solitude, les mots lui venaient difficilement. Ce n'était pas qu'il n'ait rien à dire, loin de là, mais les paroles se bousculaient dans sa gorge, bataillant pour sortir pendant le peu de temps dont il disposait auprès des siens. Il avait besoin de ces quelques minutes d'ablutions pour faire un tri et décider de ce qu'il dirait en premier et à qui.

Il y avait les nouvelles générales à recueillir : combien de patrouilles anglaises quadrillaient la région, quels étaient les derniers retournements politiques, qui avait été arrêté et jugé à Londres ou à Édimbourg... Mais elles ne pressaient pas. Avant tout, il voulait entendre Ian lui parler du domaine et Jenny des enfants. S'il n'y avait aucun danger, on extirpait ces derniers de leur lit pour qu'ils viennent embrasser leur oncle.

— Ce sera bientôt un homme.

Ce mois de septembre, ce furent ses premières paroles à Jenny. Il parlait du petit Jamie, âgé de dix ans. L'enfant était assis à table, le dos droit, conscient de l'importance de son rôle provisoire d'homme de la maison.

— C'est bien ce qui m'inquiète, vu les hommes de la famille ! répliqua Jenny avec une moue ironique.

Elle posa néanmoins avec fierté une main sur l'épaule de son fils.

— Des nouvelles de Ian ? demanda Jamie.

Soupçonné d'être un sympathisant jacobite, celui-ci avait été arrêté trois semaines plus tôt et emmené à Inverness, pour la quatrième fois en quelques années.

Jenny fit non de la tête tout en plaçant une assiette couverte devant son frère. Un délicieux parfum de tourte au faisan s'en échappa, chatouillant ses narines et lui faisant venir l'eau à la bouche.

— Il n'y a pas de quoi paniquer, reprit Jenny en déposant une cuillère à côté de l'assiette.

Elle parlait d'un ton calme mais les petites rides entre ses sourcils trahissaient son inquiétude.

— ... J'ai envoyé Fergus leur montrer l'acte de propriété et l'ordre de démobilisation qui prouve que Ian a été libéré de son régiment bien avant le soulèvement. Ils le renverront bientôt chez lui quand ils comprendront qu'il n'est pas laid de Lallybroch et qu'ils n'ont rien à gagner en le harcelant.

Après un coup d'œil à son fils, elle ajouta :

— Ils peuvent difficilement accuser un gamin de dix ans d'avoir trahi la Couronne.

Son ton caustique était empreint d'une petite note de satisfaction devant la confusion des tribunaux anglais. L'acte de propriété attestait que le domaine de Lallybroch avait été légué par James Alexander Fraser à son neveu, James Murray. Il avait déjà été présenté plusieurs fois devant la cour, déjouant chaque fois les tentatives de la Couronne pour s'approprier le domaine sous prétexte qu'il appartenait à un traître jacobite.

C'était toujours le cœur serré que Jamie quittait le manoir à l'aube. Le mince vernis de chaleur humaine qui l'avait enveloppé quelques heures semblait se craqueler à chaque pas qui l'éloignait de sa famille. Parfois, il parvenait à emporter un peu de l'illusion d'humanité et d'affection jusque dans sa grotte. D'autres fois, hélas, elle s'évanouissait dès qu'il atteignait la lande, balayée par le vent glacial et l'odeur âcre de la fumée.

Les Anglais avaient déjà brûlé trois fermes sur la haute plaine. Ils avaient arraché Hugh Kirby et Geoff Murray à leur sommeil pour les abattre comme des chiens devant leur porte, sans un mot d'explication ni d'accusation officielle. Seul le jeune Joe Fraser avait pu s'échapper. Prévenu à temps par sa femme qui avait vu de loin les soldats, il s'était réfugié dans la grotte de Jamie pendant trois semaines, jusqu'à ce que les Anglais aient quitté la région, emmenant Ian avec eux en guise de compensation.

Lorsqu'il redescendit au manoir en octobre, Jamie eut une conversation entre hommes avec les deux garçons les plus âgés de la maison : Fergus, le petit protégé qu'il avait ramené de France après l'avoir découvert dans une maison close parisienne, et son

inséparable ami, Rabbie MacNab, dont la mère travaillait à Lallybroch.

Il glissait lentement le coupe-chou sous l'angle de sa mâchoire quand il surprit du coin de l'œil le regard fasciné de Rabbie MacNab. Se retournant à moitié, il découvrit les trois garçons, Fergus, Rabbie et le petit Jamie, qui l'observaient attentivement, la bouche entrouverte.

— Quoi ? Vous n'avez jamais vu un homme se raser ?

Rabbie et Fergus échangèrent un regard indécis, puis laissèrent au petit Jamie, le laird en titre, le soin de répondre.

— C'est que... mon oncle, commença-t-il en rougissant, papa n'est plus à la maison et... euh... de toute façon, on le voit jamais se raser. Et puis... tu as tellement de poils partout sur le visage chaque mois, quand tu viens nous voir...

Il n'était encore jamais venu à l'esprit de Jamie qu'il représentait pour eux un personnage des plus romanesques : vivant seul dans sa grotte, ne sortant que la nuit pour chasser, émergeant de la brume au clair de lune, sale et échevelé, avec son épaisse barbe rousse. Pour des garçons de cet âge, vivre en hors-la-loi tapi dans une caverne sombre et humide n'était qu'une aventure palpitante. Rabbie avait seize ans, et Fergus quinze. Ils ne connaissaient encore ni le poids de la culpabilité ni l'amertume de la solitude. Ils n'étaient pas encore écrasés par ce fardeau de responsabilités qu'on ne pouvait oublier que dans l'action...

Certes, ils comprenaient sans doute certaines formes de peur : la peur d'être capturé, celle de mourir. Mais pas celle d'être seul, la peur de sa propre nature, la peur de devenir fou, la peur constante et dévorante de provoquer malgré soi la perte des êtres chers... S'ils percevaient un risque, ils le chassaient aussitôt de leur esprit avec cette nonchalante présomption d'immortalité que tous les adolescents semblent considérer comme leur dû.

— Que voulez-vous ! répondit-il en essayant le coupe-chou sur le rebord de la bassine. L'homme est condamné à souffrir et à se raser. C'est l'un des châtiments d'Adam.

— D'Adam ?

Fergus écarquilla les yeux tandis que ses deux compagnons faisaient mine de comprendre de quoi il s'agissait. En tant qu'étranger, Fergus, lui, n'était pas censé tout savoir.

Tout en rasant délicatement le petit espace entre sa lèvre supérieure et la base de son nez, Jamie expliqua le plus sérieusement du monde :

— Au tout début, Dieu avait créé le menton d'Adam aussi glabre que celui d'Ève.

Le jeune Jamie baissa machinalement les yeux vers l'entrejambe de Rabbie. Ce dernier, quoique encore imberbe, commençait à avoir un fin duvet au-dessus des lèvres qui trahissait le développement de sa pilosité en des endroits plus secrets. Aussi Jamie crut-il bon de préciser :

— L'homme et la femme avaient tous deux un corps aussi lisse qu'un nouveau-né. Mais ensuite, ils commirent le péché originel et l'archange les chassa de l'Éden en les menaçant de son épée de feu. Sitôt qu'il eut franchi les grilles du Paradis terrestre, Adam sentit son menton le gratter et des poils commencèrent à lui pousser sur les joues. Depuis ce jour, l'homme doit endurer quotidiennement la malédiction du rasage.

D'un geste expert, il racla le dernier vestige de savon sur son menton, puis s'inclina humblement devant son public captivé.

— Et les autres poils ? s'enquit Rabbie. Vous ne vous êtes pas rasé plus bas !

Le petit Jamie gloussa de rire, virant de nouveau au rouge.

— Ceux-là, on n'y touche pas, répondit Jamie en riant. Tu imagines ce qui pourrait se passer si tu avais la tremblote ! D'un autre côté, il n'y aurait pas besoin de miroir.

Les garçons pouffèrent en baissant des yeux honteux.

— Et les dames ? croassa Fergus.

Sa voix en pleine mue avait fait un couac juste sur le mot « dame », ce qui ne fit qu'accroître l'hilarité générale.

— Les filles aussi ont des poils en bas, informa-t-il ses camarades. Mais elles ne se rasent pas, enfin pas toutes.

Le fait d'avoir grandi dans un bordel lui donnait un net avantage sur les deux autres, qui le regardèrent, impressionnés.

Les pas de Jenny approchèrent dans le couloir.

— Oui, mais les poils des dames ne sont pas une malédiction, annonça Jamie en vidant le contenu de la bassine par la fenêtre. Bien au contraire, c'est un don de Dieu destiné à consoler l'homme. Si vous avez un jour la chance de voir une femme en tenue d'Ève, messieurs, vous remarquerez que sa toison a la forme d'une flèche pointée vers le bas, afin que même le plus ignare des hommes soit en mesure de trouver son chemin jusque chez lui.

En se retournant, il aperçut Jenny qui entraînait dans la cuisine en marchant en canard, portant le plateau de son dîner au-dessus de son ventre rebondi. Sa grossesse arrivait presque à terme et il eut honte d'avoir cherché à faire rire les garçons aux dépens du rôle sacré de la femme.

— Taisez-vous ! leur ordonna-t-il tandis qu'ils se tortillaient derrière lui en se tenant les côtes.

Ils se calmèrent aussitôt, le dévisageant d'un air ahuri pendant qu'il se précipitait pour soulager sa sœur de son fardeau. Elle lui avait préparé un ragoût de mouton et de bacon. Fergus déglutit en sentant le délicieux fumet qui s'échappait du plat. Jamie savait qu'ils mettaient de côté pour lui ce qu'ils avaient de meilleur. Il suffisait, pour s'en persuader, de regarder les trois visages émaciés qui fixaient le plateau avec des yeux avides de l'autre côté de la table. À chaque visite, il apportait ce qu'il pouvait : quelques lapins ou des tétras pris au collet, parfois un nid rempli d'œufs de pluvier, mais cela pouvait difficilement nourrir toute une maisonnée qui abritait, outre les enfants et les domestiques, les familles des deux métayers sommairement exécutés par les soldats anglais. Jusqu'au printemps prochain au moins, les veuves et la progéniture de Hugh Kirby et de Geoff Murray resteraient vivre à Lallybroch, n'ayant nul autre endroit où aller.

Jamie prit Jenny par le bras et l'attira à son côté sur le banc. Après un mouvement de surprise, elle se laissa faire. Il était tard et les larges cernes bleus sous ses yeux trahissaient sa fatigue.

Il découpa un gros morceau de mouton, le déposa dans son assiette et poussa celle-ci devant elle.

— Mais qu'est-ce que tu fais ! protesta-t-elle. C'est pour toi. J'ai déjà dîné.

— Pas assez ! rétorqua-t-il. Il faut que tu manges plus que ça... pour l'enfant.

Elle hésita quelques instants, puis esquissa un sourire et se mit à manger.

On était en novembre et le froid transperçait sa mince chemise et ses culottes. Il le remarquait à peine tant il était occupé à traquer sa proie. L'épais manteau de nuages était déchiré à plusieurs endroits, laissant filtrer les rayons blafards de la pleine lune.

Dieu merci, il ne pleuvait pas. Le crépitement des gouttes sur le feuillage empêchait de suivre un animal en se guidant sur le craquement de ses pas dans le sous-bois, et le parfum d'humidité qui imprégnait le terreau effaçait toutes les autres odeurs. À force de vivre dans la nature, son odorat s'était considérablement développé, au point que, chaque fois qu'il pénétrait à nouveau dans le manoir, les odeurs humaines de la maison le prenaient à la gorge et manquaient le faire tourner de l'œil.

Le cerf était encore trop loin pour qu'il puisse le déceler à son odeur musquée, mais l'animal, lui, l'avait senti. Il prit la fuite dans un froissement de feuilles mortes, puis s'immobilisa une dizaine de mètres plus loin, aux aguets, se confondant avec le tapis d'ombres des collines environnantes.

Jamie se tourna avec une lenteur infinie vers le point d'où le bruit lui était parvenu. Puis, les pieds enfoncés dans la terre, il parcourut des yeux le chemin suivi par sa proie. Son arc était déjà bandé, une flèche calée contre la corde. Il n'aurait droit qu'à un seul tir, peut-être lorsque la bête bondirait à nouveau.

Là ! Son cœur fit un bond quand il aperçut les bois, pointus et noirs, au-dessus du taillis. Il fléchit les genoux, enfonça les talons dans la terre molle, prit une profonde inspiration, puis claqua la langue. Un animal qui prend la fuite fait souvent un bruit impressionnant, sans doute dans l'espoir de gagner quelques instants précieux en déconcertant son poursuivant. Mais Jamie se tenait prêt. Il ne sourcilla même pas ni ne tenta de s'élancer à

ses trousse. Il suivit simplement la trajectoire du cerf de la pointe de sa flèche puis, au moment opportun, décocha. La corde cingla l'air en sifflant.

Le cerf s'effondra quelques mètres plus loin, atteint derrière l'épaule. C'était aussi bien, car Jamie doutait d'avoir encore la force de courir après sa proie, même blessée. Elle était tombée dans une petite clairière bordée d'ajoncs, les pattes déjà raides. Le clair de lune se réfléchissait dans son œil rond, masquant son regard sombre et doux, nappant le mystère de sa mort sous un voile d'argent.

Jamie sortit sa dague de son fourreau et s'agenouilla auprès du cerf, récitant en hâte une prière que le vieux John Murray, le père de Ian, lui avait apprise lorsqu'il était adolescent. Il entendait encore la voix du vieillard, tout en sentant sa main rêche appuyer sur la sienne la première fois qu'il avait enfoncé une lame dans le cuir épais d'un animal abattu. Lorsqu'il avait eu vent de cette incantation païenne, son père avait tiqué, et le jeune Jamie en avait déduit que cette prière ne s'adressait probablement pas au même Dieu que celui dont on lui parlait chaque dimanche à la messe. Mais Brian Fraser n'avait rien dit et son fils l'avait même surpris plusieurs fois en train de marmonner ces mêmes paroles.

Depuis, Jamie avait acquis beaucoup plus d'expérience. D'une main, il plaqua le museau du cerf contre le sol et, de l'autre, lui trancha la gorge d'un geste net.

Le sang jaillit, deux grandes giclées d'abord, puis un flux continu à mesure que le corps se vidait. Sans réfléchir, emporté par la faim, la fatigue et la fraîcheur enivrante de la nuit, Jamie mit ses deux mains en coupe sous la source chaude qui jaillissait des artères sectionnées et but à grandes lampées.

Un rayon de lune éclaira ses paumes dégoulinantes de sang noir et, l'espace d'un instant, ce fut comme si l'essence même de la bête s'était déversée en lui, mêlant sa chaleur à la sienne, imprégnant sa bouche d'un goût salé et métallique.

Il ferma les yeux et inspira profondément. Le froid et l'humidité réapparurent aussitôt, s'interposant entre la dépouille encore chaude et son propre corps. Ses entrailles grondèrent en sentant

la proximité d'une possible nourriture. Il essuya ses lèvres du revers de la main, se frotta les paumes contre l'herbe humide et se mit au travail. Il fallait d'abord retourner le cerf sur le dos, puis fendre d'un seul geste puissant, mais précis, la peau entre les pattes arrière. Une fois le ventre ouvert, il enfouit les mains dans les entrailles chaudes, glissant les doigts sous la poche des viscères. Une petite incision en haut, une autre en bas, puis il arracha celle-ci d'un coup sec, transformant ainsi comme par magie le cadavre d'un cerf en une réserve de viande comestible.

L'animal n'était pas très grand. Ce devait être encore un dague, bien que ses bois fussent déjà rognés aux extrémités. Avec un peu de chance, il pourrait le porter seul et ne pas le laisser à la merci des renards et des blaireaux en attendant que quelqu'un puisse l'aider à le transporter. Il glissa un bras sous la croupe et se redressa lentement, grognant sous l'effort tandis qu'il faisait glisser sa charge sur ses épaules, cherchant à l'équilibrer.

Il aperçut son ombre projetée par la lune sur un grand rocher. On aurait dit un bossu maléfique sorti tout droit des enfers. Les bois du cerf formaient des cornes démesurées au-dessus de sa tête et il frissonna en songeant aux contes de son enfance, avec des sorcières organisant des sabbats où elles conviaient le Grand Cornu à boire le sang de chèvres ou de coqs sacrifiés.

Il descendit la colline en boitillant, mal à l'aise. Au fil des mois, il sentait son être se fragmenter un peu plus. De jour, il était une créature de l'esprit, méditant, analysant, se plongeant dans la lecture de romans et d'essais philosophiques afin d'oublier les conditions éprouvantes de sa vie de reclus dans une grotte humide. Mais dès que la nuit tombait, son intellect l'abandonnait pour le laisser livré à un monde de sensations pures. Il sortait de sa tanière pour courir dans les collines sombres et chasser, poussé par la faim, enivré par l'odeur du sang et les rayons de lune.

Il marchait les yeux fixés sur le sol pour ne pas trébucher avec sa lourde charge. Ses yeux accoutumés à l'obscurité distinguaient tous les obstacles. Sur ses épaules, le cadavre du cerf refroidissait rapidement, ses poils drus lui chatouillant la nuque. Sa propre

sueur lui coulait dans le dos, glacée par la brise nocturne comme s'il partageait le destin tragique de sa victime.

Ce ne fut qu'en apercevant au loin les lumières de Lallybroch qu'il se sentit enfin redevenir humain. Son âme et son corps fusionnèrent à nouveau pour lui permettre de saluer dignement les siens.

Un enfant arrive

TROIS SEMAINES PLUS TARD, Ian n'était toujours pas de retour. Personne à Lallybroch n'avait pu obtenir de ses nouvelles. Dans sa grotte, Jamie se rongait les sangs. Fergus n'était pas monté depuis plusieurs jours. Étant donné le nombre de bouches à nourrir au domaine, le cerf qu'il avait abattu l'autre nuit était sans doute mangé depuis longtemps et, à cette époque de l'année, les réserves devaient être pratiquement vides.

Il était si inquiet qu'il décida de descendre au manoir plus tôt que prévu. Il inspecta ses collets et se mit en route avant la tombée de la nuit. Il avait enfilé son épais bonnet de laine grège qui cachait sa chevelure aux derniers rayons délateurs du soleil. À elle seule, sa haute taille était déjà suspecte mais elle ne permettait pas de l'identifier avec certitude. En outre, il avait pleine confiance en ses jambes rapides pour le porter hors de danger au cas où il croiserait une patrouille anglaise. À la moindre alerte, il détalait aussi vite qu'un lièvre de bruyère.

Le manoir était étrangement silencieux. D'ordinaire, il y avait toujours toute une marmaille jouant dans la cour : Jenny avait cinq enfants, auxquels il fallait ajouter six autres enfants de métayers, plus Fergus et Rabbie MacNab qui n'étaient pas encore trop vieux pour pourchasser les petits autour des étables en hurlant comme des possédés.

Il entrebâilla la porte de service et regarda à l'intérieur. Le couloir était désert. L'office se trouvait sur sa droite, le garde-manger sur sa gauche, la cuisine principale juste derrière. Il tendit l'oreille tout en respirant avec satisfaction les puissantes fragrances de la maison. Il y avait quelqu'un. On entendait un léger grattement lointain, suivi d'un cliquetis régulier en provenance de derrière la porte de la cuisine. Celle-ci était cachée par un lourd rideau qui empêchait la chaleur des fourneaux de s'enfuir et le froid glacial du garde-manger d'entrer.

Jugeant que le bruit n'avait rien de menaçant, Jamie entra silencieusement, toujours sur ses gardes. Il s'arrêta devant la porte de la cuisine, y colla une oreille, puis la poussa. Jenny, seule et très enceinte, était debout devant la grande table, touillant quelque chose dans un bol jaune.

— Qu'est-ce que tu fais là, Jenny ? Où est Mme Coker ?

Jenny fit un bond en poussant un petit cri aigu.

— Jamie !

Livide, elle prit appui sur le bord de la table, une main sur le cœur.

— Bon sang ! Tu m'as flanqué une de ces frousses !

Elle reprit son souffle puis tourna vers lui des yeux bleu nuit, comme les siens, le dévisageant, alarmée.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ici ? Je ne t'attendais pas avant la semaine prochaine.

— Fergus n'est pas monté à la grotte depuis plusieurs jours. J'étais inquiet, expliqua-t-il.

Retrouvant un peu de sa couleur naturelle, Jenny sourit et s'approcha pour étreindre son frère. Ce n'était pas chose facile, compte tenu du volume considérable de son ventre, mais cela les reconforta néanmoins tous deux. Jamie posa la joue sur l'épaisse chevelure noire de sa sœur, humant avec bonheur son odeur où se mêlaient la cire de chandelle, la cannelle, le suif et la laine grège. Ce soir-là, il crut déceler un nouveau composant dans le parfum de Jenny, comme un vague soupçon de lait.

— Où est passé tout le monde ? demanda-t-il.

— Mme Coker est morte.

— Ah ?

Il se signa avant d'ajouter :

— La pauvre.

Mme Coker était la gouvernante. Elle faisait partie intégrante de la maisonnée depuis le mariage de leurs parents, une quarantaine d'années plus tôt.

— Quand ça ?

— Hier après-midi. Personne ne s'y attendait. Elle est partie en douceur, cette chère femme. Elle est morte dans son lit, comme elle l'avait souhaité, avec le père McMurtry priant à son chevet.

Jamie lança un regard vers la porte qui menait aux quartiers des domestiques.

— Elle y est encore ?

— Non. J'ai proposé à son fils d'organiser la veillée funèbre ici, à la maison, mais les Coker ont pensé que, compte tenu de la situation...

Elle fit une petite grimace qui résumait l'absence de Ian, les raids constants des dragons anglais, la pénurie, la grotte où se terrait Jamie et son propre ventre.

— ... Ils ont donc préféré l'emmener chez sa sœur, à Broch Mordha. Voilà pourquoi il n'y a plus personne. Tout le monde est parti là-bas.

Anticipant la question de son frère, elle s'empressa d'ajouter :

— Je leur ai dit que je ne me sentais pas assez bien pour les accompagner mais, pour ne rien te cacher, j'avais surtout envie d'un peu de tranquillité et de silence.

— Et pour une fois qu'on te fiche la paix pendant quelques heures, c'est moi qui débarque, s'excusa Jamie. Tu préfères que je m'en aille ?

— Mais non, gros bêta ! Assieds-toi, je vais te servir à dîner.

— Qu'est-ce qu'il y a à manger ? demanda-t-il en reniflant l'air.

— Tout dépend de ce que tu as dans ta besace.

Sans attendre, elle se mit à l'œuvre, se déplaçant lentement dans la cuisine, sortant ses ustensiles des placards et du buffet, s'interrompant de temps à autre pour remuer le contenu de la grosse

marmite qui mijotait dans l'âtre, dégageant un mince filet de vapeur aromatique.

— À moins que tu nous aies rapporté du gibier, indiqua-t-elle, il faudra te contenter de la potée habituelle.

Jamie fit la moue. L'idée de dîner d'une soupe d'avoine dans laquelle trempaient quelques morceaux de jarret fumé, derniers vestiges d'une carcasse de bœuf qu'ils avaient achetée deux mois plus tôt, ne le faisait pas franchement saliver.

— Abracadabra ! lança-t-il, triomphant.

Il retourna sa besace au-dessus de la table et en laissa tomber trois lapins.

— Plus quelques baies de prunellier, ajouta-t-il.

Il retourna son bonnet taché d'un épais jus rouge vif et en vida le contenu aux côtés des dépouilles gisant pêle-mêle dans un enchevêtrement de membres et d'oreilles recroquevillés.

Le regard de Jenny s'illumina.

— Une tourte au lièvre, voilà ce que je vais faire ! s'exclama-t-elle, ravie. Je n'ai plus d'airelles mais avec des prunelles, ce sera encore meilleur. Dieu merci, il me reste un peu de beurre !

Elle aperçut un petit mouvement suspect dans la masse de fourrure grise. Elle avança lentement une main, puis écrasa d'une tape sèche une puce qui s'était aventurée sur la table.

— Va les préparer dans la cour, Jamie, ordonna-t-elle, sinon bientôt la cuisine sera infestée de vermine.

Quand il revint quelques minutes plus tard, ses trois lapins dépecés, la pâte était déjà bien avancée et la jupe de Jenny couverte de farine.

— Tu veux bien me les couper en morceaux et broyer les os ? demanda-t-elle.

Elle était plongée dans *Les Bonnes Recettes de Mme McClintock* ouvert sur la table près du moule à tarte.

— Ne me dis pas que tu as besoin d'un livre de recettes pour faire une tourte au lièvre ? s'étonna Jamie.

Il sortit le gros maillet en bois d'un tiroir et le soupesa en grimaçant. Quelques années plus tôt, à la prison de Wentworth, c'était avec un instrument très semblable qu'on lui avait broyé la

main droite. Il imagina soudain ses propres os fracassés en mille petits éclats, de minces filets de sang salé et de moelle suintant dans la tourte de sa sœur.

— Bien sûr que non ! répondit Jenny, l'air ailleurs. Mais il me manque la plupart des ingrédients que j'utilise habituellement. Or cette Mme McClintock est une mine inépuisable d'idées nouvelles.

Elle feuilleta le livre un moment, puis s'arrêta sur une recette en fronçant les sourcils.

— D'habitude, je rajoute toujours du claret dans la sauce, mais il ne me reste plus que le tonneau que Jared nous a envoyé. Il est caché dans le refuge du prêtre¹, au cas où on en aurait besoin.

Elle ne jugea pas utile de lui préciser pourquoi. Un tonneau de bon vin pourrait éventuellement graisser des pattes pour faire libérer Ian, ou du moins être troqué contre des nouvelles. Il jeta un coup d'œil discret sur le ventre arrondi de Jenny. Il n'était pas expert mais il avait déjà quelque expérience en la matière. Elle était à point. Machinalement, il souleva le couvercle de la marmite et y plongea la lame de son couteau.

— Jamie... qu'est-ce que tu fabriques ?

Jenny l'observait d'un air intrigué. Quelques boucles brunes s'étaient échappées de leur ruban et il sentit son cœur se serrer en apercevant des traînées blanches dans sa chevelure d'ébène.

— Je nettoie mon couteau, expliqua-t-il en essuyant la lame. Claire m'a dit qu'il fallait toujours tremper sa lame dans l'eau bouillante avant de la mettre en contact avec de la nourriture.

Sa sœur ne dit rien mais il devina son étonnement. Elle ne l'avait interrogé qu'une seule fois au sujet de Claire. C'était à son retour de Culloden. Il était alors à demi inconscient et agité par une fièvre qui en aurait achevé plus d'un.

— Elle est partie, avait-il répondu en détournant le regard. Ne prononcez plus jamais son nom devant moi.

Jenny s'était donc loyalement abstenue de tout commentaire et ils n'en avaient plus jamais reparlé. Il n'aurait su dire pourquoi il

1. Chambre secrète destinée à cacher les prêtres catholiques lors des persécutions religieuses.

venait de prononcer son nom aujourd'hui, à moins que ce ne soit à cause de ses rêves.

Il en faisait souvent, sous des formes variées. Il se réveillait immanquablement le lendemain matin avec une étrange sensation, comme si Claire avait réellement été là, si près de lui qu'il sentait encore le contact de sa peau sur la sienne. Parfois, au réveil, il aurait juré sentir encore son odeur flotter autour de lui, musquée et riche, rehaussée d'une pointe fraîche et poivrée de feuilles et d'herbe. Plus d'une fois, il s'était vidé de sa sève pendant son sommeil en pensant à elle, ce qui le laissait vaguement honteux et mal à l'aise.

Chassant ces pensées de son esprit, il pointa un doigt vers le ventre de sa sœur.

— C'est pour quand ? Tu ressembles à une vesse-de-loup. Il suffirait de t'appuyer sur le ventre et pfff...

— Ah oui ? rétorqua Jenny. J'aimerais que ce soit aussi simple.

Elle cambra le dos et se massa les reins, ce qui accentua encore la masse proéminente de son ventre. Jamie se plaqua contre le mur pour lui laisser de l'espace.

— À vrai dire, je ne sais pas trop, reprit-elle. Il va arriver d'un moment à l'autre.

Elle saisit une tasse et dosa la farine. Jamie nota avec inquiétude que le gros sac de jute était presque vide.

— Quand le moment sera venu, envoie quelqu'un me chercher à la grotte, déclara-t-il. Je descendrai, Anglais ou pas.

— Pour quoi faire ?

— Eh bien... Ian n'est pas là, indiqua-t-il en s'emparant d'une dépouille de lapin.

D'un geste expert, il déboîta la cuisse et la sépara du bassin. Il lui assena trois puissants coups de maillet, puis découpa la viande aplatie en petits morceaux prêts à être disposés dans la tourte.

— Quand bien même Ian serait là, je ne vois pas en quoi il me serait utile, rétorqua Jenny. Il a déjà accompli sa part du travail il y a neuf mois.

Elle fit un clin d'œil à son frère et tendit la main vers la motte de beurre.

— Mmphm... grogna Jamie.

Il s'assit pour continuer sa tâche, ce qui amena ses yeux à la hauteur du ventre de sa sœur. Il ne put s'empêcher de poser une main sur le tablier taché et sentit aussitôt une secousse d'une vigueur surprenante. Manifestement, l'occupant des lieux commençait lui aussi à trouver le temps long et trépignait d'impatience dans son réduit devenu trop petit.

— Envoie quand même Fergus me prévenir au moment voulu, insista-t-il.

Elle lui lança un regard exaspéré et chassa sa main d'un coup de cuillère.

— Puisque je te dis que je n'ai pas besoin de toi ! Tu crois que je n'ai pas assez de soucis en ce moment ? J'ai déjà une maison pleine de monde et rien à leur donner à manger, un mari en prison à Inverness, et des Anglais qui rôdent sous les fenêtres dès que j'ai le dos tourné ! Tu tiens à te faire arrêter par-dessus le marché ?

— Tu n'as pas à t'inquiéter, je sais prendre soin de moi.

Il gardait les yeux baissés vers la patte qu'il était en train de découper, évitant soigneusement de croiser le regard furibond de sa sœur.

— C'est ça ! répliqua-t-elle. Prends soin de toi et reste dans ta grotte.

Elle croisa les bras et le dévisagea avec insistance.

— Tu oublies que j'en suis à ma septième grossesse, reprit-elle. Tu crois que je ne sais pas encore me débrouiller ?

— Il n'y a jamais eu moyen de te faire entendre raison, marmonna-t-il.

— Tout juste ! Alors nous sommes bien d'accord, tu ne descendras pas ?

— Je descendrai si je le veux.

Jenny soupira et lâcha d'une voix lasse :

— Je crois bien que tu es le morveux le plus têtue des Highlands. Jamie releva soudain les yeux vers elle, un large sourire aux lèvres.

— C'est possible... dit-il.

Il se pencha en avant et tapota son gros ventre.

— ... mais n'empêche : je viendrai que tu le veuilles ou non.
Envoie Fergus me prévenir quand le bébé arrivera.

Trois jours plus tard, peu avant l'aube, Fergus grimpa la colline en haletant. Il sortit du sentier dans l'obscurité et atterrit la tête la première dans un buisson de ronces en faisant un tel vacarme que Jamie l'attendait de pied ferme bien avant qu'il n'atteigne l'entrée de la grotte.

— Milord... commença-t-il, à bout de souffle.

Jamie avait déjà jeté son manteau sur ses épaules et se précipitait vers le sentier.

— Mais, milord...

L'adolescent courait derrière lui, lançant d'une voix apeurée :

— ... Milord, les soldats...

Jamie freina des quatre fers et fit volte-face, attendant impatiemment que le jeune Français le rejoigne.

— Des soldats ? Quels soldats ? demanda-t-il.

— Des dragons anglais, milord. Milady m'a envoyé vous dire que vous ne deviez sortir de la grotte sous aucun prétexte. Hier, l'un de nos hommes a aperçu une patrouille campant près de Dunnaglas.

— Quelle chierie ! cracha Jamie, dépité.

— Oui, milord, convint Fergus en se laissant tomber sur un rocher.

Son poitrail maigrelet se soulevait et s'affaissait tandis qu'il s'éventait en reprenant son souffle.

Jamie hésita. La raison lui enjoignait de retourner dans la grotte, mais son sang, chauffé à blanc par l'excitation provoquée par l'apparition matinale de Fergus, se rebellait à l'idée de retourner piteusement dans sa tanière comme une larve sous son rocher.

— Mmphm... fit-il.

Il lança un regard à Fergus. Les premières lueurs de l'aube illuminaient faiblement la frêle silhouette de l'adolescent, celle-ci se détachant sur le fond sombre du sous-bois. Son visage ne formait encore qu'une tache pâle, marquée par de gros cernes noirs sous

les yeux. Quelque chose clochait. Pourquoi Jenny avait-elle envoyé Fergus de si bonne heure ?

Si les dragons avaient été aperçus la veille, pourquoi ne pas l'avoir fait prévenir pendant la nuit, comme c'était habituellement le cas ? Peut-être n'y avait-il pas urgence. Mais alors pourquoi avoir réveillé Fergus aux aurores au lieu d'attendre la nuit suivante ? La réponse coulait de source : elle craignait de ne pas être en mesure de lui envoyer quelqu'un la nuit suivante.

— Comment va ma sœur ? demanda-t-il.

— Très bien, milord, très bien !

Son ton empressé et faussement rassurant ne fit que confirmer les soupçons de Jamie.

— Elle est en train d'accoucher, n'est-ce pas ? tonna Jamie.

— Oh non, milord ! Pas du tout ! Loin de là !

Il plaqua une main ferme sur l'épaule du garçon. Les os semblaient fragiles et menus sous ses doigts, tels ceux des lapins qu'il avait broyés pour Jenny. Ce rapprochement le mit mal à l'aise mais cela ne l'empêcha pas de resserrer sa poigne. Fergus se mit à gigoter, tentant de se libérer.

— Dis-moi la vérité !

— Mais je vous jure que c'est vrai, milord !

Les doigts de Jamie se resserrèrent encore.

— C'est elle qui t'a ordonné de ne rien me dire ?

Jenny avait dû formuler son interdiction de manière littérale car c'est avec un soulagement évident que l'enfant répondit :

— Oui, milord !

— Ah.

Il le lâcha et Fergus se redressa précipitamment, libérant un flot de paroles tout en massant son épaule maigrelette.

— Elle a dit que je ne devais vous informer que de la présence des soldats, milord, et que si je vous parlais d'autre chose, elle me couperait les parties et les ferait bouillir, comme deux navets et une saucisse !

Jamie ne put réprimer un sourire.

— Je veux bien qu'on soit à court de provisions, mon garçon, mais on n'en est pas encore là !

Il lança un regard vers la ligne d'horizon où une lueur rose pointait derrière la silhouette noire des sapins.

— Allez, viens, décida-t-il. Il fera jour dans une demi-heure.

Cette fois, le manoir n'avait rien de désert ni de silencieux. Un simple coup d'œil permettait de deviner que ce n'était pas un jour comme les autres à Lallybroch : la grande cuve de la lessive avait été laissée dans la cour, sur un feu éteint, remplie d'eau froide et de linge trempé ; dans l'étable, la dernière vache du domaine poussait des beuglements plaintifs, réclamant qu'on la traie d'urgence ; des coups de sabot irrités contre l'enclos des chèvres laissaient entendre que ses occupantes demandaient la même attention.

Quand il entra dans la cour, trois poulets filèrent entre ses jambes dans un nuage de plumes avec, à leurs trousses, Jehu, le ratier de la maison. Jamie fit un bond de côté et décocha un coup de botte dans les côtes du chien. Celui-ci vola dans les airs avec un air de stupéfaction, atterrit quelques mètres plus loin dans un glapisement outré, puis se remit sur ses pattes et détala dans l'autre sens.

Jamie découvrit tous les enfants, Mary MacNab, Mme Murray et Sukie, une jeune servante, entassés dans le petit salon, sous la surveillance vigilante et austère de Mme Kirby. Cette dernière, une vieille veuve aigrie et bigote, leur lisait un passage de la Bible.

— ... *La femme vit que l'arbre était bon à manger, séduisant à regarder. Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus.*

Un long cri de douleur retentit à l'étage supérieur. Il semblait ne plus finir. Mme Kirby s'interrompit un instant, laissant à tous le temps de l'apprécier, puis reprit sa lecture. Ses yeux gris pâle et humides telles deux huîtres crues se levaient parfois vers le plafond puis se posaient à nouveau avec une évidente satisfaction sur la rangée de visages terrifiés devant elle.

— ... *Le Seigneur Dieu dit à la femme : je ferai qu'enceinte, tu sois dans de grandes souffrances ; c'est péniblement que tu enfanteras des fils. Tu seras avide de ton homme et lui te dominera.*

La petite Kitty éclata en sanglots et enfouit son visage dans l'épaule de sa sœur. Maggie Ellen, elle, était écarlate. Quant au petit Jamie, son frère aîné, il était devenu livide en entendant les cris de sa mère.

— Madame Kirby, dit doucement Jamie. Je crois que cela suffit comme ça.

Il avait parlé le plus courtoisement possible, mais son regard était éloquent. La veuve ouvrit des yeux ronds et en laissa tomber son livre qui atterrit lourdement sur le plancher.

Jamie se baissa, le ramassa, puis retroussa les lèvres et exhiba une belle rangée de dents blanches. Cette expression échoua vraisemblablement à passer pour un sourire, mais produisit néanmoins son effet. La veuve blêmit et mit une main protectrice sur son sein généreux.

— Pourquoi n'iriez-vous pas faire un tour à la cuisine ? suggéra-t-il. Vous pourrez peut-être vous y rendre utile.

Il esquissa un petit geste de la tête en direction du couloir qui envoya aussitôt Sukie voler vers la cuisine comme une feuille balayée par le vent d'automne. Avec nettement plus de dignité, mais sans rechigner, Mme Kirby se leva et la suivit.

Rassérénié par cette victoire, Jamie répartit rapidement les tâches parmi les autres occupants du petit salon : la veuve Murray et ses filles furent envoyées s'occuper du linge ; les enfants les plus jeunes eurent pour mission de rattraper les poulets, sous la surveillance de Mary MacNab. Les garçons plus âgés partirent traire les bêtes, avec un soulagement manifeste.

Le salon enfin vide, il hésita, ne sachant trop ce qu'il devait faire. Il sentait confusément qu'il lui fallait rester à l'intérieur de la maison, prêt à intervenir, mais, comme sa sœur le lui avait fait remarquer, il n'était pas utile à grand-chose. Il aperçut une mule attachée derrière la porte de service. Ce devait être celle de la sage-femme, occupée à l'étage avec Jenny.

Il se mit à faire les cent pas dans la pièce, la bible toujours dans les mains, saisissant des objets ici et là, les tripotant entre ses doigts, puis les reposant un peu plus loin. Depuis le dernier raid des Anglais à Lallybroch, trois mois plus tôt, les étagères de la biblio-

thèque étaient vides. Habituellement, c'était là que Jenny rangeait ses bibelots. Le centre de table en argent, légèrement bosselé, trop gros pour entrer dans la besace d'un soldat, avait été épargné lors du pillage. Cela dit, les Anglais n'avaient pas ramassé un butin extraordinaire. Les quelques objets de valeur et la petite réserve de pièces d'or étaient soigneusement à l'abri dans le refuge du prêtre avec le tonneau de claret du cousin Jared.

Un long gémissement retentit à l'étage et Jamie lança malgré lui un regard vers la bible. Sans vraiment le vouloir, il ouvrit la première page, où l'on inscrivait les dates des mariages, des naissances et des morts de la famille.

La première inscription aux lettres rondes et élégantes avait été apposée par sa mère et indiquait la date de son mariage avec Brian Fraser. Dessous, celui-ci avait griffonné un commentaire de sa petite écriture couchée : *Unis par l'amour*, une observation judicieuse, compte tenu de l'inscription suivante, faisant état de la naissance de leur fils Willie, à peine deux mois plus tard.

Jamie sourit et jeta un regard au portrait accroché au-dessus de la cheminée : il y était représenté enfant, en compagnie de Willie et de Bran, leur gros chien de chasse. C'était tout ce qui restait de Willie, mort de la variole à l'âge de onze ans. Le tableau portait une grande balafre, laissée par une baïonnette, sans doute.

— Et si tu n'étais pas mort ? murmura-t-il. Que serions-nous aujourd'hui ?

Au moment de refermer la bible, son regard s'arrêta sur la dernière inscription : *Caitlin Maisri Murray, née le 3 décembre 1749, morte le 3 décembre 1749*. Si les dragons anglais n'étaient pas passés le 2 décembre de cette année-là, Jenny aurait-elle gardé son bébé ? Si Jenny n'avait pas eu que la peau sur les os tout au long de sa grossesse, l'enfant aurait-elle survécu ?

— Avec des si... n'est-ce pas ? lança-t-il à Willie en refermant sa bible d'un coup sec.

Willie était peint une main posée sur l'épaule de son petit frère. Jamie s'était toujours senti en sécurité lorsque Willie était à ses côtés.

Un nouveau hurlement déchira le silence du salon et Jamie serra convulsivement la couverture reliée entre ses doigts.

— Prie pour nous, grand frère, murmura-t-il.

Il se signa, déposa la bible sur la table et sortit dans la cour pour aider à calmer les animaux.

Il n'y avait pas grand-chose à faire. Rabbie et Fergus étaient parfaitement en mesure de s'occuper des quelques bêtes qui restaient sur le domaine. Du haut de ses dix ans, le petit Jamie les aidait de son mieux. Cherchant autour de lui à s'occuper utilement, Jamie ramassa le foin éparpillé dans la cour et alla le déposer devant la mule de la sage-femme. Lorsqu'ils n'auraient plus de foin, il faudrait abattre la dernière vache. Contrairement aux chèvres, elle ne pouvait se satisfaire du maigre fourrage qui poussait sur les collines environnantes pendant l'hiver, même avec les feuilles et les mauvaises herbes que les enfants lui rapportaient. Avec un peu de chance, une fois salée, sa carcasse les nourrirait jusqu'au printemps.

Fergus apparut sur le seuil de la grange, une fourche à la main.

— J'espère que cette sage-femme connaît son métier, lança-t-il d'un air soupçonneux. Milady ne devrait pas être confiée aux mains d'une cul-terreuse !

— Qu'est-ce que j'en sais ? rétorqua Jamie, agacé. Ce n'est pas moi qui recrute les sages-femmes !

Comme beaucoup d'autres, Mme Martin, la vieille sage-femme qui avait accouché tous les autres petits Murray, avait succombé à la terrible famine qui s'était abattue sur les Highlands l'année après la bataille de Culloden. Sa remplaçante, Mme Innes, était beaucoup plus jeune. Jamie espérait qu'elle avait déjà acquis suffisamment d'expérience pour savoir ce qu'elle faisait.

Rabbie semblait avoir lui aussi son mot à dire. Il lança un regard noir à Fergus.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « cul-terreuse » ? Et toi, t'es quoi ?

Fergus se tourna vers son ami et le dévisagea avec hauteur. Étant toutefois nettement plus petit que Rabbie, il était obligé de lever

le nez, ce qui ne facilitait pas ses tentatives pour adopter un air seigneurial.

— Que je sois un cul-terreux ou non n'est pas la question. Je ne suis pas sage-femme, que je sache !

— Ça, tu peux le dire ! Tu n'es qu'un petit merdeux !

Rabbie poussa violemment Fergus qui tomba à la renverse, atterrissant lourdement sur la terre battue. Il se releva en un clin d'œil et plongea la tête la première vers Rabbie, assis sur le bord de la mangeoire et se tordant de rire. Jamie eut juste le temps de le rattraper par le col de sa chemise.

— Ça suffit comme ça, vous deux ! tonna-t-il. Vous n'allez pas gâcher le peu de foin qu'il nous reste.

Il remit Fergus sur ses pieds et, histoire de faire diversion, lui demanda :

— Tu t'y connais donc en sages-femmes ?

— Et comment, milord !

Fergus s'épousseta avec élégance avant de poursuivre sur un ton solennel :

— Lorsque j'étais chez madame Élise, il n'était pas rare qu'une dame se couche.

— Ça, je l'imagine aisément. Tu veux sans doute dire qu'une dame entre en couches.

— Parfaitement, milord. C'est comme ça que je suis né moi-même !

L'adolescent bomba le torse avec fierté.

— Le fait est ! dit Jamie en réprimant un sourire. Dans ce cas, tu as sans doute l'habitude de ce genre de situation. Tu pourrais peut-être nous éclairer sur le sujet ?

Ne prêtant pas attention au sarcasme dans la voix de Jamie, Fergus s'empressa d'expliquer :

— Mais certainement. Avant toute chose, la sage-femme prend soin de glisser un couteau sous le matelas, afin de couper court à la douleur.

— Tu devrais peut-être en toucher deux mots à Mme Innes, observa Rabbie, elle ne doit pas être au courant.

Malgré la distance entre la grange et la maison, on percevait les cris de Jenny.

— Ensuite, on place un œuf préalablement plongé dans l'eau bénite au pied du lit afin de faciliter la sortie de l'enfant, poursuivit Fergus.

Il fronça les sourcils avant d'ajouter :

— J'ai donné un œuf à Mme Innes, mais elle n'avait pas l'air de savoir quoi en faire. Quand je pense que je le gardais soigneusement depuis un mois ! Comme les poules ne pondent pratiquement plus, je voulais être sûr qu'on en aurait un le moment venu... enfin... Immédiatement après la naissance, la sage-femme fait bouillir les matières rejetées avec le nouveau-né. Elle en fait une infusion qu'elle fera boire à la mère pour accélérer sa montée de lait.

Rabbie fit une grimace de dégoût.

— Tu veux dire qu'elle lui fait boire cette... dégueulasserie ?
Aaargh !

Jamie se sentait lui-même légèrement nauséux.

— Tu me diras, confia-t-il à Rabbie, ça ne m'étonne pas des Français. S'ils mangent des escargots et des grenouilles, ils peuvent bien trouver normal de boire du placenta.

Intérieurement, il songea qu'il leur faudrait peut-être bientôt se rabattre eux aussi sur les grenouilles et les escargots pour survivre.

Rabbie se tenait les côtes en feignant de vomir.

— Beauark ! Comment peut-on être français !

La réaction de Fergus ne se fit pas attendre. Il fit volte-face et décocha un violent coup de poing à son ami. Bien que petit et frêle, il ne manquait pas de force et savait viser les points faibles de ses adversaires, une connaissance acquise lorsqu'il était pickpocket dans les rues de Paris. L'uppercut cueillit Rabbie au bas-ventre, le pliant en deux et lui arrachant un râle qui rappelait étrangement une vessie de porc écrasée sous un talon.

— Ça t'apprendra à manquer de respect à ceux qui en savent plus que toi ! déclara Fergus avec hargne.

Le teint de Rabbie passa par plusieurs nuances de rouge. Il ouvrait et refermait la bouche comme une truite hors de l'eau, ses

yeux écarquillés exprimant une surprise intense. Il était tellement ridicule que Jamie se retint d'éclater de rire, malgré son inquiétude pour Jenny et l'irritation suscitée par les chamailleries des garçons.

Le petit Jamie, qui, jusque-là, avait suivi la scène avec un grand intérêt, poussa soudain un cri terrifié.

Jamie bondit et posa automatiquement une main sur la crosse de son pistolet.

— Quoi, qu'y a-t-il ?

Il crut d'abord qu'une patrouille anglaise venait d'apparaître dans la cour, mais celle-ci était déserte.

— Jamie, qu'est-ce qui se passe ? répéta-t-il.

Puis il suivit le regard horrifié du garçon et les vit. Ils formaient trois petits points noirs sautillant sur le tapis de feuilles mortes entre les pieds de pommes de terre.

— Les corbeaux, murmura-t-il.

Ses poils se hérissèrent. L'apparition de ces oiseaux de guerre et de malheur près d'une maison pendant un accouchement était un signe funeste. L'une des satanées bestioles eut même le front de se percher sur l'avant-toit du manoir.

Sans même réfléchir, il dégaina son arme, posa la gueule du canon sur son avant-bras et visa...

Le corbeau explosa dans un nuage de plumes noires. Ses deux acolytes prirent aussitôt la fuite, comme propulsés au loin par le souffle de la détonation, leurs cris rauques se perdant rapidement dans l'air glacé de l'hiver.

— Bravo, milord ! approuva Fergus. En plein dans le mille !

— B-b-bien... vu ! renchérit Rabbie qui n'avait pas encore tout à fait récupéré son souffle.

Il pointa un doigt vers le manoir.

— Dites, milord, ce n'est pas la sage-femme ?

C'était effectivement Mme Innes qui sortait la tête d'une fenêtre du deuxième étage, ses cheveux blonds ébouriffés par le vent. Elle se pencha en avant, cherchant d'où était venu le coup de feu. Jamie s'avança dans la cour et agita une main pour la rassurer.

— Tout va bien, s'écria-t-il. Juste un léger incident.

Il se garda de parler du corbeau, de peur que la sage-femme ne rapporte le mauvais présage à Jenny.

— Venez ! lui lança Mme Innes. Le bébé est né. Votre sœur vous demande.

Jenny ouvrit un œil las.

— Il a fallu que tu viennes ! soupira-t-elle.

— J'ai pensé que ma place était ici, avec toi, même si je ne pouvais pas faire grand-chose.

Elle referma l'œil et esquissa un demi-sourire. Elle ressemblait à un tableau qu'il avait vu en France, une madone dessinée par un maître italien.

— Tu n'es qu'un imbécile, dit-elle doucement. Mais je suis contente que tu sois là.

Rouvrant les yeux, elle lui montra la petite masse de linge froissé qu'elle tenait dans le creux de son bras.

— Tu veux le voir ?

— Aha ! Alors c'est un « il ».

Fort de sa longue expérience d'oncle, il souleva l'enfant et le berça doucement, écartant les couvertures qui masquaient son visage.

Le nouveau-né avait les yeux fermés, ses cils invisibles sous les plis épais des paupières. Celles-ci formaient deux longues lignes incurvées au-dessus des joues rebondies, laissant deviner qu'il aurait sans doute les yeux en amande de sa mère. Son crâne était bizarrement bosselé, tel un melon difforme, avec une nette protubérance sur la droite, mais la petite bouche était détendue et sereine. Son épaisse lèvre inférieure tremblait légèrement et laissait échapper un petit filet de bave. Il ronflait doucement, prenant un repos bien mérité après l'effort fourni par sa naissance.

— Ça n'a pas été facile, hein ? dit-il à l'enfant.

— A qui le dis-tu ! rétorqua sa mère. Il y a du whisky dans l'armoire, tu veux bien m'en servir un verre ?

— Du whisky ? Tu ne devrais pas plutôt avoir de la bière avec du jaune d'œuf battu ?

Il chassa de son esprit l'avis de Fergus quant à la boisson idéale pour une mère venant d'accoucher.

— Du whisky ! répéta-t-elle. Lorsque tu étais couché dans le salon, à moitié mort, avec une jambe déchiquetée, est-ce que je t'ai soigné avec du jaune d'œuf battu ?

— Tu m'as fait avaler bien pire que ça ! répliqua-t-il. Mais tu as raison, tu m'as également donné du whisky.

Il reposa délicatement l'enfant sur le lit.

— Il a déjà un nom ? demanda-t-il en versant une généreuse dose de whisky.

— Je l'appellerai Ian, comme son père.

La main de Jenny se posa un instant sur le petit crâne chauve. Une veine bleutée palpait sur la fontanelle. Elle parut affreusement fragile à Jamie, bien que la sage-femme l'eût assuré que le bébé était en parfaite santé. Pris d'un étrange besoin de le protéger, il reprit l'enfant dans ses bras et rabattit la couverture sur la région exposée.

— Mary MacNab m'a raconté comment tu avais traité Mme Kirby, observa Jenny. J'aurais voulu voir ça ! Il paraît que cette vieille harpie a failli en avaler sa langue.

Jamie sourit, tapotant doucement le dos du nouveau-né. Profondément endormi contre son épaule, celui-ci formait une masse inerte qui semblait dépourvue d'os, telle une poupée de chiffon lestée de sable.

— Ç'aurait été trop beau ! grogna Jamie. Comment peux-tu supporter cette teigne sous ton toit ? À ta place, je l'aurais étranglée depuis longtemps.

Jenny se mit à rire et referma les yeux, renversant la tête en arrière pour laisser le whisky se répandre dans sa gorge.

— Bah ! Il suffit de la remettre à sa place de temps à autre. Je ne m'en prive pas. Cela dit, je ne serais pas fâchée de me débarasser d'elle. J'ai dans l'idée de l'envoyer au vieux Kettrick, à Broch Mordha. Sa femme et sa fille sont mortes l'année dernière et il a besoin de quelqu'un pour s'occuper de lui.

— Si j'étais Samuel Kettrick, je choisirais plutôt la veuve Murray.

— Peggy Murray est déjà casée, l'assura Jenny. Elle épousera Duncan Gibbons au printemps.

— Ah oui ? Duncan est plus dégourdi que je ne croyais, s'étonna Jamie.

Pris d'un doute, il toisa sa sœur d'un air narquois.

— Dis-moi, les deux principaux intéressés sont-ils déjà au courant ?

— Non, répondit-elle.

Elle pouffa de rire, lui jetant un regard de conspirateur. Puis, retrouvant son sérieux, elle fronça les sourcils.

— À moins que tu n'aies toi-même des visées sur Peggy ? demanda-t-elle.

— Moi ? s'exclama Jamie.

Lui aurait-elle suggéré de se jeter par la fenêtre qu'il n'en aurait pas été plus stupéfait.

— Pourquoi pas ? Elle n'a que vingt-cinq ans. C'est assez jeune pour la plupart des hommes à marier. En plus, c'est une bonne mère.

— Je n'aurais pas dû te donner de whisky, grogna Jamie, offusqué. Tu veux que je prenne une femme alors que je vis comme un sauvage dans une grotte ?

Il était profondément gêné. Pour cacher l'embarras qu'éveillait en lui la suggestion de sa sœur, il se leva et se mit à arpenter la chambre tout en babillant à l'oreille de la petite créature nichée dans ses bras.

— Dis-moi, Jamie... poursuivit Jenny sur un ton détaché, depuis combien de temps n'as-tu pas touché une femme ?

Horrifié, il fit volte-face et la dévisagea d'un air furibond.

— Mais enfin, Jenny, qu'est-ce qui te prend de me poser ce genre de question ?

Imperturbable, Jenny renchérit :

— Je sais que tu n'as couché avec aucune des filles non mariées vivant entre Lallybroch et Broch Mordha. Sinon, j'en aurais entendu parler. Tu n'as pas non plus fricoté avec une des veuves, je me trompe ?

Elle laissa avec tact sa question en suspens.

— Tu sais très bien que non, marmonna-t-il enfin, les joues en feu.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? glapit-il, estomaqué. Est-ce que tu aurais perdu la raison, Jenny ? Tu me prends pour qui ? Pour un débauché allant de porte en porte, culbutant toutes celles qui ne le chasseraient pas à coups de balai ?

Elle esquissa un sourire songeur.

— Aucune ne se refuserait à toi, Jamie, tu le sais bien. Non, je sais que tu n'es pas du genre à abuser d'une femme. Tu l'épouserai d'abord, n'est-ce pas ?

— Mais enfin, vas-tu arrêter ! s'écria-t-il.

Son ton véhément perturba le sommeil de l'enfant qui se mit à gigoter et émit un petit grognement de protestation. Sans cesser de le bercer, Jamie le changea machinalement d'épaulé, puis reprit :

— Je n'ai aucune intention de me remarier, tu m'entends ! Alors, fais-toi une raison, Jenny Murray.

— Oui, oui, j'ai compris, j'ai compris, soupira-t-elle.

Mais loin de capituler, elle se redressa sur ses oreillers, se hissant en position assise afin de mieux pouvoir le fixer dans les yeux.

— Tu comptes vivre comme un moine jusqu'à la fin de tes jours ? demanda-t-elle. Tu tiens donc à être mis en terre sans un fils pour pleurer sur ta tombe ou bénir ton nom ?

— Occupe-toi de tes affaires, bon sang !

Le feu aux joues, il tourna les talons et alla se poster devant la fenêtre, feignant de regarder la cour.

— Je sais que tu portes encore le deuil de Claire, continuait-elle doucement. Tu crois que je pourrais oublier Ian si on me l'enlevait ? Mais il est temps de reprendre ta vie en main, Jamie. Je suis sûre que Claire n'aurait pas voulu que tu vives seul pour le restant de tes jours, sans personne pour te reconforter ni porter tes enfants.

Il resta silencieux un long moment, sentant la chaleur de la petite tête se diffuser dans son cou. Son reflet dans la vitre embuée dessinait une silhouette dépenaillée avec une petite masse d'une blancheur incongrue sous son visage hirsute.

— Elle portait notre enfant quand... je l'ai perdue, dit-il simplement en parlant à son image.

Comment aurait-il pu l'exprimer autrement ? Il n'avait aucun moyen d'expliquer à sa sœur où était Claire, ou, plutôt, où il espérait qu'elle était. Comment lui faire comprendre qu'il ne pourrait jamais penser à une autre femme ? qu'il était condamné à prier secrètement pour qu'elle soit toujours en vie, tout en sachant qu'il ne la reverrait jamais ?

Un long silence s'installa dans la chambre. Puis Jenny s'enquit d'une voix douce :

— C'est pour ça que tu tenais tant à venir aujourd'hui ?

Il soupira et se tourna vers elle, appuyant sa tempe contre la vitre glacée.

— Peut-être. Je n'ai pas pu aider ma femme à mettre notre enfant au monde, alors j'ai voulu t'aider, toi. Mais j'ai été aussi inutile à toi qu'à elle, ajouta-t-il avec amertume. Dans un cas comme dans l'autre, je n'ai servi à rien.

Jenny tendit une main vers lui, les yeux emplis de tendresse.

— Jamie, *mo chridhe*...

Elle fut interrompue par un épouvantable fracas au rez-de-chaussée et le regarda d'un air horrifié.

— Seigneur Jésus ! lâcha-t-elle en pâissant. Les Anglais !

— Bon Dieu !

Pris de panique, il lança un regard vers la fenêtre, se rendant immédiatement compte qu'il lui serait impossible de sauter. Des bruits de bottes retentissaient déjà dans l'escalier.

— L'armoire, vite ! chuchota Jenny.

Sans hésiter, il bondit dans le gros meuble en tenant toujours le bébé serré contre son épaule et claqua la porte derrière lui.

La porte de la chambre s'ouvrit presque simultanément. Une silhouette vêtue d'un uniforme rouge apparut sur le seuil, l'épée à la main. Le capitaine des dragons balaya la pièce des yeux puis se tourna vers la femme couchée dans le lit.

— Madame Murray ?

Jenny se redressa péniblement.

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous fichez dans ma maison ?

Sa figure était pâle et couverte de sueur. Ses mains tremblaient mais elle releva fièrement le menton et fusilla l'intrus du regard.

— Sortez ! jeta-t-elle.

Faisant la sourde oreille, l'homme avança dans la chambre et s'approcha de la fenêtre. L'œil collé à une fissure de l'armoire, Jamie aperçut le bas de la redingote rouge passer plusieurs fois à quelques centimètres de sa cachette. Puis le capitaine se figea juste devant lui, faisant face à Jenny.

— Tout à l'heure, un de mes éclaireurs a entendu un coup de feu près du manoir. Où sont vos hommes ?

— Quels hommes ? railla Jenny en se laissant retomber sur ses oreillers. Vous m'avez déjà pris mon mari, et mon fils aîné n'a que dix ans.

Elle se garda de mentionner Fergus et Rabbie. Adolescents, ils étaient déjà en âge d'être traités, ou maltraités, comme des hommes adultes. Avec un peu de chance, ils avaient détalé en voyant arriver les Anglais.

Le capitaine était un officier d'âge mûr, aguerri et peu crédule.

— Vous savez qu'il est interdit de détenir des armes à feu dans les Highlands, madame.

Se tournant vers un soldat entré dans la chambre derrière lui, il ordonna :

— Fouillez la maison, Jenkins !

Il dut hausser la voix pour se faire entendre par-dessus le vacarme épouvantable en provenance de la cage d'escalier. Jenkins esquissa un salut militaire puis pivota sur ses talons. Il s'apprêtait à sortir de la chambre quand il fut bousculé par Mme Innes qui entraît au pas de charge.

— Laissez cette pauvre femme tranquille ! vociféra-t-elle.

Sa voix chevrotait d'indignation et des mèches de cheveux s'échappaient de son bonnet. Elle se planta devant le capitaine, les poings serrés sur les hanches.

— Sortez de cette chambre ! cria-t-elle. Laissez cette pauvre femme en paix !

— Mais calmez-vous, voyons ! s'impatienta le capitaine en la prenant pour une servante. Je ne fais aucun mal à votre maîtresse ! Je ne fais que...

— Mufle ! Goujat ! Comment osez-vous harceler une malheureuse qui vient à peine de faire ses couches, l'interrompit Mme Innes. Madame a accouché il n'y a pas une heure ! Vous n'avez donc aucune décence ! Vous n'avez rien d'autre à faire...

— Accouché ? dit le capitaine.

Il lança un regard incrédule vers le lit.

— Vous venez de mettre un enfant au monde, madame Murray ? Où est-il ?

Le nouveau-né en question gesticula dans ses langes, réveillé par l'étreinte puissante de son oncle pétrifié. Du fond de sa cachette, Jamie distinguait les traits livides de sa sœur.

— Il est mort, répondit-elle.

La sage-femme ouvrit grand la bouche, mais l'attention du capitaine était entièrement concentrée sur Jenny.

— Oh ! fit-il. Était-ce...

— Maman !

Le jeune Jamie fit irruption dans la chambre. Se faufilant entre les jambes de Jenkins, il se précipita dans les bras de sa mère.

— Maman ! beugla-t-il. Mon petit frère ! Il est mort ? Oh noooooon ! Noooooon !

Éclatant en sanglots, il enfouit son visage dans les draps.

Comme pour réfuter la déclaration de son frère, le nouveau-né voulut témoigner de sa vigueur en flanquant des coups de pied outrés dans le ventre de son oncle et en émettant une série de gargouillis étouffés, qui se fondirent heureusement dans le vacarme qui régnait dans la chambre.

Jenny tentait de reconforter son fils, Mme Innes essayait de dénouer ses petits doigts qui serraient convulsivement la manche de sa mère, le capitaine lançait des ordres à tue-tête pour se faire entendre au-dessus des lamentations bruyantes de l'enfant et, pour couronner le tout, la maison tout entière retentissait de bruits de bottes et de claquements de portes.

Jamie crut comprendre que le capitaine demandait à voir la dépouille mortelle de l'enfant. Il serra son petit neveu encore plus fort contre lui, tentant de prévenir toute velléité de manifestation bruyante. Son autre main se porta sur la dague de son coutelas,

sachant d'emblée que cela ne lui servirait à rien. Si l'on venait à ouvrir la porte de l'armoire, se trancher la gorge ne serait d'aucune utilité.

Le petit Ian émit un couinement de protestation, exprimant sans doute par là qu'il n'aimait pas être écrasé. Aux oreilles de Jamie, qui voyait déjà la maison en flammes et tous ses habitants massacrés, ce simple gémissement parut aussi tonitruant que les lamentations de son grand frère.

— Tout est votre faute !

Entre-temps, le petit Jamie s'était remis sur pied, le visage rouge et bouffi par les larmes. Il avança sur le capitaine, le front baissé tel un bélier.

— Vous avez tué mon frère, espèce de sale Anglais !

Pris de court par ce soudain retournement de situation, le capitaine recula d'un pas, clignant les yeux.

— Mais non, mon garçon, vous vous méprenez. Je n'ai fait que...

— Assassin ! Salaud ! À *mhic an diabhoil* !

Hors de lui, l'enfant se mit à égrener un chapelet d'injures en anglais et en gaélique.

— Bââââ ! fit le petit Ian dans l'oreille de Jamie. Beueueue !

Cela semblait le préliminaire à un cri nettement plus puissant et, pris de panique, Jamie lâcha son coutelas et lui glissa son pouce dans la bouche. Les gencives édentées du nouveau-né se refermèrent sur son doigt avec une voracité qui lui arracha une grimace de douleur.

— Sortez ! Sortez ! Sortez ou je vous tuerai ! vociférait le petit Jamie, le visage déformé par la rage.

L'officier anglais lançait des regards désespérés vers le lit, implorant Jenny de rappeler à elle son petit démon. Mais celle-ci gisait sur sa couche, les yeux fermés. Rassemblant toute sa dignité, le capitaine capitula enfin.

— Très bien ! J'attendrai mes hommes en bas ! soupira-t-il.

Sur ces mots, il sortit à reculons et referma la porte derrière lui. Privé d'ennemi, le petit Jamie se laissa tomber sur le plancher, sanglotant désespérément dans le creux de ses bras repliés.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 11 janvier 2015.

Dépôt légal janvier 2015.
EAN 9782290099667
OTP L21EDDN000401N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion